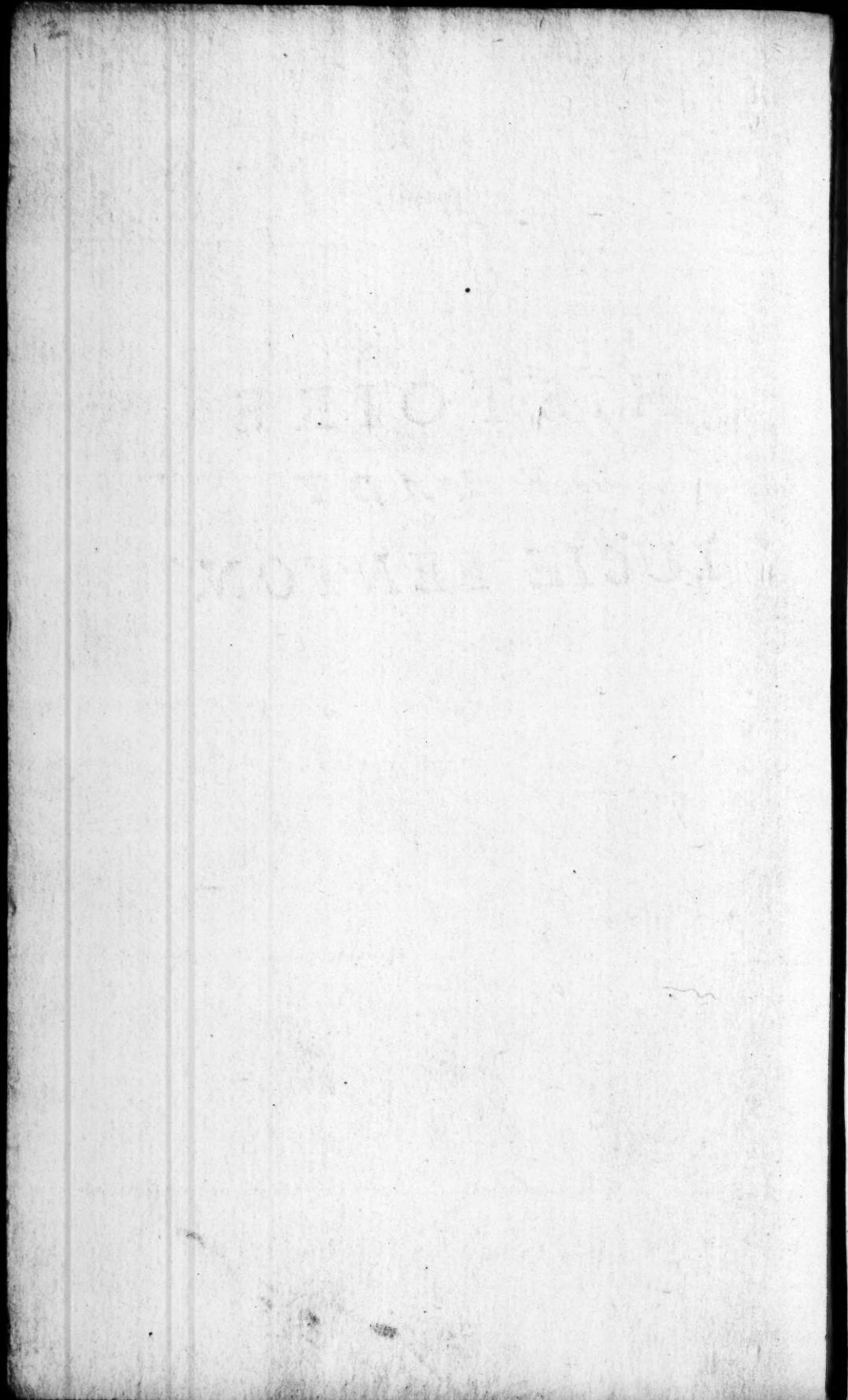


1807/4675.

HISTOIRE
DE LADY
LUCIE FENTON.



HISTOIRE DE LADY LUCIE FENTON.

*Ouvrage traduit de l'Anglois
PAR M. DE M***

La pudeur seule obtiendra notre hommage,
L'amour constant rentrera dans ses droits.

*LE C. DE B****

SECONDE PARTIE.



C. d. B. 1771.

A LONDRES.

1769.

ЗАЯСИОЛ



HISTOIRE

**DE
LUCIE FENTON.**

LETTRE PREMIERE.

*Miss SOPHIE PLEYDEL à Lady LUCIE.
FENTON.*

AI vu avec bision du plaisir dans
J' vous votre dernière Lettre ; ma
chere Lady Lucie , que vous
n'avez point été tout-à-fait choquée des
libertés que j'avois hasardées avec vous ?
vous vous les êtes attifées , il est vrai ,
en persistant à vouloir que je vous man-
dasse avec franchise ma façon de penser .

Elle est encore la même aujourd'hui ,
ma Chère , à l'égard de tout le plan de

II. Part.

A

Histoire

vous conduire , & j'ai grande envie de vous voir en tenir une bien différente. Je ne fais pas bien ce que c'est ; mais je sens une démangeaison extrême , de vous convertir à cette retenue , à ces sentimens rassis , qui sont si fort de mon goût. Je vous ai enfin découvert , après quelques difficultés , quels étoient les motifs , d'où naiffoit en moi ce désir , auquel il m'a fallu céder , bien persuadée que vous l'approveriez , puisque votre bonheur en est certainement l'objet. Que rien donc ne m'arrête dans un penchant louable & applaudi. Je vais procéder avec vous , par quelques questions , sur un sujet aussi sérieux qu'intéressant.

I. Le mariage n'est-il pas le but légitime , où , par tous ces jeux ; ces amusemens frivoles , vous prétendez arriver ? Et ne seriez-vous pas bien mortifiée de vous voir négliger , mépriser même par un homme que vous aimez sincèrement ?

A

II. M. Bellair n'est-il pas cet homme que vous aimez?

III. Si, rebuté de la légèreté de votre conduite, il se retiroit enfin, pourriez-vous être aussi heureuse avec un autre?

Je suppose ici que vos réponses s'accordent parfaitement à tout ce que je puis raisonnablement attendre, d'après vos aveux propres dans votre dernière Lettre. Je puis donc ajouter:

IV. Si réellement vous aimez M. Bellair, est-il bien possible que vous vous plaisiez à le tourmenter?

V. N'est-il pas bien en droit de penser d'après votre manière d'agir, que vous êtes d'un caractère dangereux, ou au moins bien bizarre?

VI. Est-il bien sage, ou bien satisfaisant, d'insinuer à un homme que vous vous proposez pour Epoux, une idée aussi désavantageuse de vous-même?

VII. N'ira-t-il point jusqu'à se con-

A ij

4 *Histoire*

vaincre que , portée avant le mariage par une pente continue à toutes ces galantes bagatelles , vous n'y ayiez encore après un goût plus déterminé ?

VIII. Se conserveroit-il cette réputation d'Homme de bon sens , d'Homme délicat en se choisissant une Femme livrée à de telles caprices ?

IX. Voudriez - vous , vous - même , Lady Lucie , devenir la Femme d'un Homme dont le jugement auroit paru équivoque & suspect ?

Avant de répondre à toutes ces questions , faites-moi la grace d'y réfléchir , mais sérieusement. Vos réflexions bien vues , bien pesées , faites-moi le plaisir encore de ne répondre qu'avec la plus stricte sincérité. Qu'il me soit permis de vous assurer en même tems que vous n'avez rien à craindre du côté de ma Sœur. Elle est trop véritablement votre Amie , pour porter ses prétentions entre vous & celui que vous aimez , fût-elle capable de vou-

loir attirer un cœur, que vous avez plus d'une fois paru dédaigner.

Comme cette Lettre est principalement d'un style de remontrances, je ne la terminerai pas, s'il vous plaît, sans vous gronder, non pas bien fort, des libertés indiscretes que vous avez peu sage-ment permises ; même à un homme tel que M. Bellair, quelque mérite, quelque honnêteté qu'on lui connoisse. Les hommes ne sont pas des substances angéliques ; les plus raisonnables d'entr'eux sont quelquefois étourdis ; & combien par une prompte inconsidération du moment, & la résistance molle de celles qui aident à leur habileté, ont commis des imprudences, dont le souvenir a laissé de part & d'autre des remords très-cuisans ?

Je ne vous aurois point appliqué ce petit avis en passant, si vous n'aviez pas eu tant d'attache à me parler avec cette sensibilité, de l'invincible effet des graces de M. Bellair, & des tendres émotions

que vous éprouviez vous-même auprès de lui, &c. &c. Mais mon esprit vous a épargnée un peu sur votre manière de nous décrire tout cela ; sachant bien que vos expressions portent souvent un sens que vous n'avez pas entendu qu'elles aient. Cet Amant qui sait si bien plaire, désespérant de réussir par une attaque directe, suivra ces marches coupées & irrégulières que vous lui avez opposées ; ne s'empressera point de tirer avantage de ses petites conquêtes ; se préparera insensiblement un triomphe plus assuré, & une heureuse témérité couronnera sa victoire.

Voilà l'extrême déplorable, où souvent conduisent une coquette dupée, ses minauderies, ses ruses & son artifice : trop engagée de toutes parts, investie de pièges, & sur-tout de sa foiblesse, elle devient la victime infortunée d'un homme qu'elle avoit trop long-tems harcelé par des caprices inconsidérés & choquans.

Après des vérités si hardies, puis-je compter sur votre indulgence ?

LETTRE II.

*JEAN BELLAIR Ecuyer, au Chevalier
CHARLES LUMLEY Bar.*

Je me suis abstenu d'aller chez Lady Lucie, beaucoup plus long-tems que je n'autois cru pouvoir le faire; & quoiqu'elle ait envoyé plus d'une fois sca-voir de mes nouvelles, je ne me suis point taxé à payer chacune de ces infor-mations par autant de visites.

Je la vis en passant un de ces jours à Ranelagh avec le Lord S.... & Miss Pley-del. Comme je ne m'arrêtai point, elle voulut bien me dire d'assez loin pour être obligée d'élever la voix : « M. Bellair, „ vous êtes bien rare. Lady a trop d'en-„ gagemens, lui répondis-je sur le même „ ton ». Elle releva son air d'un sourire de fierté, & passa.

Cette hauteur méprisante me déconcerta , je l'avoue ; malheureusement que je n'eus pas assez de présence , pour lui cacher cette sensibilité : elle ne la put que trop bien remarquer.

Je quittai la promenade. Mais d'où vient suis-je si susceptible de plaisir & de peine , de la part d'une Femme qui me traite si évidemment avec autant d'indifférence ? Car lorsque je rappelle ces moments délicieux , dont l'impression voluptueuse m'enivre encore , où mes bras par des étreintes si délicates , si molles , la retenoient éperdue & ravie ; oh , Charles ! ah , mon Ami ! d'où nous peut venir le courage de ne pas chanceler sur un parti à prendre ! lorsque nos passions se heurtent , & s'entre-choquent , nul effort qui ne leur céde ? J'ai pu jusqu'ici cependant éviter sa porte.

Je la revis dans le Parc , il n'y a que peu de jours. Elle se promenoit négligemment tenant le bras de Miss Pleydel ,

tandis que le Lord S... de l'autre côté
marchoit tout auprès d'elle.

J'étois avec des Dames de Qualité, &
avec Miss Brilliant, jeune Lady dont la
beauté attire les regards & l'éloge de
tous. Je les avois abordées par hazard ;
mais il fut heureux pour moi de paroître
avec une telle compagnie.

L'éclat que cette Beauté nouvelle avoit
rarement montré dans le public, & ce
maintien aisé, à quoi l'intimité de nos
deux Familles m'autorisoit auprès d'elle,
me devinrent très-favorables. Je lui par-
lois au moment où Lady Lucie passoit
très-à-portée de nous. Je fis une simple
révérence à Lady Lucie, & je continuai
mon espèce de tête-à-tête.

A l'autre tour de promenade, j'eus la
satisfaction de lui trouver un air sérieux
& embarrassé. Je saisis l'occasion d'en ti-
rer encore un meilleur parti. Pour cet ef-
fet, je m'engageai ce soir-là même, dans
la partie de ces Dames à Ranelagh, où

Av

j'espérois bien la rencontrer encore : ce qui ne manqua pas d'arriver.

Je fis si bien , j'économisaï tellement tous mes soins adressés à Miss Brilliant , auprès de qui seule je me rapportois tout entier , sçachant bien que mes empressemens , quand même ils seroient remarqués , ne tiroient à aucune conséquence , attendu que cette jeune Personne avoit déjà un parti tout arrangé ; je fis si bien , dis-je , que j'eus le plaisir de voir la mortification , dont tout l'extérieur de Lady Lucie me parût humilié , lorsque nous nous rencontrâmes. Elle voulut se dérober sous un air d'indifférence , mais tous ses traits en dépit d'elle parlèrent plus de son ressentiment , que de sa froideur.

Ce succès me donna des nouvelles espérances ; je fis plus malicieusement encore en procurant des chaises à chacune des Dames de ma compagnie : la pauvre Lady Lucie alloit & revenoit , n'en pouvant plus ; j'eus la cruauté de ne lui pas

de Lucie Fenton.

III

offrir un siége ; son Courisan ne s'y étant pas pris d'assez bonne heure , il ne fut plus possible d'en trouver . Et à la fin s'en fut-il présenté dix , elle ne se fercit point assise , tant elle étoit acharnée à nous suivre , & à m'épier .

Comment je doiavois la main à Miss Brilliant pour monter dans son carrosse , Miss Pleydel , qui me suivoit , me dit à l'oreille qu'on auroit à me parler dans la matinée du lendemain .

Je ne répondis que par une inclination , & par un sourire ; mais je ne manquai point de me rendre chez elle ; je l'y trouvai seule . Elle me fit quelques excuses de politesse sur la liberté qu'elle avoit prise , & me dit ensuite que Lady Lucie , voyant que je ne me présentais plus chez elle , & que je n'avois pas même répondu à l'invitation qu'elle m'avoit faite l'autre jour , avoit absolument exigé qu'on me demandât la cause d'une aussi longue absence .

A vi

Je repliquai froidement que jusqu'à ce que Lady Lucie voulût bien dire ses raisons de recevoir le Lord S.... aussi favorablement en public & en particulier, je n'avois rien à répondre.

Miss Pleydel sourit, elle n'avoit pas encore ouvert la bouche pour continuer la conversation, que Lady Lucie vint à nous, un portrait en miniature dans sa main, & le présentant à Miss Pleydel :
» Voyez, mon Amie, pensez-vous que
» cela ressemble ? Et vous, M. Bellair,
» ajouta-t-elle avec un demi-sourire,
» voudrez-vous bien nous dire votre
» sentiment ? »

Alors Miss Pleydel me remit le portrait, & je vis la plus parfaite ressemblance de mon enchanteresse, qui, avec un regard plein de douceur, & un rouge qui eût égaré le Stoïcien le plus inébranlable, me pria de lui dire, sans flatterie, ce que j'en pensois.

Le tremblement qui me saisit quand

je le pris, indiquoit assez la ressemblance que je lui trouvois; ma voix n'auroit pu que le bégayer. Je remis donc le portrait sans prononcer un mot, quoique j'eusse voulu le garder au prix de la moitié de ma fortune.

Croiroit-on qu'elle eut la finesse de pénétrer dans mes plus intimes pensées? Elle baissa son regard & sa voix, précisément à ces tons qui vous séduisent & vous enchantent. « Vous êtes à présent fâché » contre moi, M. Bellair, me dit-elle, « sans lever les yeux, & poussant un soupir à peine entendu; vous ne voulez pas me dire si mon portrait seroit un don pour vous. J'aurois cru que vous auriez été agréablement surpris par ce petit présent; mais je vois que je n'ai plus aucun pouvoir, & le nouvel object de vos empressemens m'a bientôt enlaidie à vos yeux ».

Oh, Lumley! Qui résisteroit à un enchantement si bien préparé, porté même

jusqu'au point de m'offrir tout ce qu'après elle je desirois le plus de posséder au monde ?

Je pris sa main , tandis qu'elle détourna ses yeux d'où les larmes sembloient se chercher un passage : « Donnez-moi » ce portrait charmant , m'écriai-je avec » transport , & donnez-moi vous-même , » mille fois plus charmante encoré . »

Elle m'envisagea alors , & me demanda avec un ton qui devoit me pénétrer : « Avez - vous absolument livré votre » cœur à Miss Brilliant ? ou m'êtes-vous » aussi attaché que vous me l'avez été ? » « Plus , plus que jamais , ma Lucie , » répondis-je en la pressant entre mes » bras , & lui arrachant doucement le » portrait . Soyez de verre côté aussi in- » différentes pour le Lord S... que je le » suis pour Miss Brilliant , & nous n'a- » rons aucun sujet de nous plaindre dé- » formais l'un de l'autre . »

Me voyant revenir aussi facilement , la

friponne sourit , & laissa mes dernières paroles sans réponse. Là-dessus la compagnie entra , & Lady me permit d'emporter ce gage précieux de son cœur. Ne puis-je pas le regarder sous ce préjugé favorable ? Une femme qui respecte sa renommée , permettroit-elle à un homme , auquel elle ne penseroit pas sérieusement , d'emporter ainsi une peinture qui la représente ? Mille craintes me restent encore. Le Lord S.... assiège toujours sa porte. J'ai repris le cours de mes visites ordinaires , mais il est rare que je la trouve seule.

LETTRE III.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bart,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

CETTE femme que vous me peignez dans vos Lettres, votre inconstante Maîtresse, peut faire tout ce qu'il lui plaira; son ascendant sur vous est absolu : mais puisque l'amour ne peut être reprimé par la raison, ni dirigé par des conseils, je ne vous fatiguerai point par des discours inutiles. Je connois trop bien la puissance du Dieu qui nous fait soupirer.

Mon Adélaïde a fait son voyage par petites journées ; je l'ai remise aux soins de Madame & de M. Hollis, comme une jeune Lady que son pere m'avoit recommandée en mourant. Sa beauté, la douceur de ses manières les ont prévenus avantageusement. Mon cœur se repose sans allarmes sur sa candeur, que la moindre imposture n'altéra jamais.

Je ne dois donc songer qu'à aller rendre mes devoirs à M. Martin. Ensuite dès que je pourrai me dégager, vous me verrez à Londres. Mais je ne sais comment partir d'autrès de ma belle Adélaïde, ni comment la faire résoudre à mon absence. J'ai voulu nous y préparer l'un & l'autre, en me retirant au voisinage dans une maison de campagne que j'ai dessiné de tenir tout-à-fait, pour être à portée de lui faire de fréquentes visites, soit de Broom-wood, soit de Londres. Ce sont toujours des pleurs, lorsque je parle de mon départ : je ne lui ai point encore ouvertement expliqué mon amour ; je n'ai fait entendre que mes attentions affidues, & mes vœux pour son bonheur : nous n'avons pas eu besoin de paroles, pour interpréter l'un à l'autre les dispositions de nos ames : nos yeux ont parlé, & leur langage seul nous a tout persuadé.

Par tous ces divers arrangements mon

absence lui deviendra moins rigoureuse. Madame Hollis a une nièce très-aimable, Miss Jeanne, qui, raisonnable & bien née, pourra devenir une agréable personne de compagnie à ma chère Adélaïde. Elle pourra au moins l'amuser, & la distraire, lorsque je serai obligé de m'éloigner. Je suis plus tranquille, que je n'ai pu l'être encore, depuis que je fus chargé d'elle, la voyant aujourd'hui retirée dans une maison, où rien ne doit lui déplaire. Il faut vous avouer, mon Ami, que j'aurois tremblé de me voir plus long-tems exposé à tant de charmes ; dont la simple & naturelle influence agissoit trop directement, & de trop près sur mon cœur. Mille fois je me suis vu prêt à me perdre pour toujours. Grâces au ciel & ma fermeté ne m'ai point abandonné ; les tentations les plus multipliées ont été vaincues ; je me vois par delà tous ces écueils menaçans : vous ne pouvez pas disconvenir, Bellair, d'après tout ce que

je vous ai mandé , qu'une position aussi critique ne m'ait offert des hazards bien difficiles à surmonter.

Les voilà franchis ; je n'ai plus à redouter les atteintes d'un crime dont l'idée seule m'a si souvent fait trembler. N'allez pourtant pas conclure de tout ce que j'ai pu vous dire , qu'Adélaïde m'ait jamais laissé voir le moindre penchant à favoriser une passion à laquelle j'ai eu tant de peine d'imposer un frein. Sensible , comme elle est à mes égards pour elle ; peut-on la blâmer si , combattue par mes soupirs , par mes larmes , par tant de témoignages de mon amour , elle n'a pu voir sans quelque attendrissement l'état d'un homme auquel , j'en suis assuré , elle feroit le sacrifice de sa vie : mais je me ferois pris en horreur moi-même , si je n'eusse arrêté les mouemens d'une ardeur , que chaque instant servoit à enflammer , & pour laquelle une fréquentation continue (si délicate entre deux per-

sonnes de sexe différent) devenoit un danger presque inévitale.

Supposez un homme, placé comme je l'étois, vis-à-vis d'une des plus aimables Personnes du monde, embellie de tous les attraits de la première innocence, qui ne sçauroit pas même dissimuler l'affection la plus tendre dont elle se sentiroit animée pour lui, & qui bien loin de chercher à lui en soustraire la connoissance, se feroit même un devoir de l'épancher à ses yeux, revêtue de tout ce que les Grâces ont de plus touchant, de tous les appas dont se pare l'ingénuité la plus rare, supposez cet homme en ma place, & dites si la chasteté elle-même ne seroit pas sur un penchant ruineux ?



LETTRE IV.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier
CHARLES LUMLEY Bar^t.*

L'AMOUR ne connaît jamais ni raison ni prudence : ces vérités ne sont que trop bien prouvées.

La belle Lady Lucie sçait trop bien quel pouvoir me soumet à ses charmes : la cruelle triomphe aujourd'hui de mes peines. Il faut pourtant ou que son cœur se rapporte en tout au mien , ou que je me sépare d'elle sans retour.

Je n'ai pu parvenir encore à avoir de sa part une réponse positive à l'égard du Lord S... ; elle folâtre, & joue sans cesse ; elle ne veut qu'éviter la satisfaction sur laquelle je la presse de s'expliquer : elle me traite d'ailleurs avec tant de politesse , lorsque nous nous rencontrons , que je ne sçaurois m'en plaindre. Je croirois volontiers qu'elle prétend nous te-

nir le Lord S.... & moi , dans une égale dépendance , & choisir celui qui portera ses chaînes de meilleure grace : or je ne serai point cet esclave soumis sans cesse , à moins qu'elle ne réforme entièrement ses manières de penser & d'agir.

Nous avons fait tous ensemble une partie en bateau. Le Lord S... faisoit les frais du petit équipage , & de la musique . Tout cela ne fut point de mon goût , mais je youlus bien en être par curiosité , peut-être par jalouſie.

On débarqua à Richemond , où étoit préparée pour le bal une maison très- propre , qu'on avoit empruntée d'un ami.

En sa qualité d'ordonnateur du divertissement le Lord S... réclama son privilége de danser avec Lady Lucie . Pour ne pas paroître trouver mauvais qu'elle l'eût préféré , je choisis la plus Belle de la compagnie . Quoique nous fussions diversement partagés , Lady Lucie & moi nous nous trouvâmes par le dessein de la danse

tout naturellement l'un vis - à - vis de l'autre. Quels regards enchanteurs ! quelle légèreté dans ses mouvements ! soutenus avec tant de grâce que de précision ! Mais après tout , elle ne parut dans tout cela qu'une insupportable Coquetterie . Le Lord S.... pour la première fois la regarda d'un œil indigné ; & la voilà au gré de mon envie , en beau chemin de nous perdre tous les deux :

Si j'ai bien entendu mon cœur , je ne crois plus le voir essayer de nouvelles épreuves. Si je ne puis absolument désembrarer le Lord S... je m'éloignerais , & je travaillerai promptement à l'éloigner elle-même pour jamais de mon esprit .

Qu'avec transport je vous applaudis , & vous honore , Lumley , pour avoir su vous vaincre dans cet excès de votre passion , pour votre Adélaïde ! Ce sont là vos plus beaux jours , les plus brillans de votre vie. Crôyez-moi. Combien peu , dans les mêmes circonstances se seroient

comportés avec une intégrité aussi noble, aussi glorieuse ! Continuez, mon Ami ; foyez le Protecteur respectable de cette innocente Lady, & détournez loin d'elle, tous ces désirs tumultueux qui pourroient avec trop d'impétuosité envahir son cœur, étranger à leur ravage. Puissiez-vous voir couronner votre persévérance, par la possession légitime de ses appas, & votre aïeul y donner son suffrage ! Il y auroit trop de cruauté de sa part, si, lorsqu'il sera instruit de la façon dont vous vous êtes comporté, il ne contribuoit de tout son pouvoir à vous rendre heureux.

Mon avis est.... mais l'amour, comme vous l'avez dit, n'en reçoit point ; pourquoi vous susciter des inquiétudes ? Mon amitié cependant ne me permet point de me taire, mon cher Charles, tandis que votre bonheur chancelle. Si vous agréez mon conseil, vous ferez tout-de-suite un aveu franc & sincère à M. Martin, de la situation de Miss Dingley, & de

de votre attachement mutuel. Cet homme plein d'honneur & d'humanité, se prêtera bien plutôt à seconder vos inclinations, après avoir connu vos sentimens, qu'après avoir vu que vous auriez tâché de lui en imposer. Qu'il vous soit ensuite favorable, qui non, vous aprez au moins la satisfaction de ne point entendre murmuré le moindre reproche dans vous-même. Cette satisfaction vous souviendra contre tous vos revers, & fera déclarer pour vous tous vos autres amis. M. Martin, fut-il d'un esprit assez bizarre, d'un cœur assez dur, pour en mal user avec un parent aussi proche, & d'un mérite pareil au vôtre!

Pardonnez-moi, mon cher Lumley, une hardiesse, que votre amitié ne désapprouvera point ; & soyez persuadé, que si je n'avois pour vous la plus haute & la plus sincère estime, je ne vous écrivois point avec cette liberté, je vous le proteste.

II. Part.

B.

LE TITRE
*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bart,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

Vous attendiez sûrement de mes nou-
velles depuis quelques jours, & de bien
différentes de celles que j'ai à vous man-
der. Je suis hors de moi-même : toutes
les mesures que j'avois prises pour assur-
er mon bonheur , ne servent plus qu'à
me confondre. Comment vous peindre
l'état de mon cœur ? Ma raison se perd
à la conduite d'Adélaïde. Je n'doijs plus
la nommer mon Adélaïde. Elle est par-
tie : elle m'a quitté. Un mortel plus heu-
reux possède ce cœur que je croyois m'ap-
partenir. Je puis avec raison m'écrier
avec vous : « O femmes , ô femmes ! »

Jé dois vous raconter la cause de cette
exclamation ; mais mon esprit , Bellair ,
est si troublé , qu'à peine je scâis par où
commencer.

Lorsque je pris congé de Miss Dingley, pour aller à Broom-wood , il n'est point d'expressions qui puissent rendre le chagrin qu'elle fit paroître , & toutes mes promesses de revenir la voir très-souvent, ne purent la tranquilliser. Je fus contraint de me dérober ; mais pressé par mon amour , & mes serments , je retournai trois ou quatre fois de suite chez M^r Hollis. Toujours elle vola dans mes bras avec transport , & toujours mon départ parut attrister son cœur d'un chagrin mortel. La dernière fois encore , que je me séparai d'elle , elle sembla plus accablée de douleur que par le passé ; mais lui ayant dit que j'étois obligé d'accompagner mon grand-Pere , qui alloit visiter un de ses amis , pendant deux ou trois jours , je crus follement que la peine d'une si longue absence faisoit couler ses pleurs ; ce ne fut qu'une occasion pour elle d'enfoncer le poignard dans mon cœur , en fuyant de mes bras & du sein

Bij

de la respectable maison qui lui donnoit asyle. Son évasion , m'ont-ils dit , les a frappés comme je l'étois moi - même. Aimable & douce , ainsi qu'elle leur avoit paru , ils ne pouvoient supporter sa perte , ni s'en consoler ; anéantis , ainsi que moi , qui en avois fait mon idole ; moi , dont toute la vie n'étoit plus que le souffle de la sienne.

Je fus chez le Chevalier Belton presque une semaine entière avec mon grand-Pere. Vous devez vous figurer mes inquiétudes , mon ennui , combien ce court espace de tems fût un siècle pour moi.

Dégagé de cette visite , je vole chez M. Hollis.... Concevez ma surprise , mon désespoir , quand leurs regards interdits m'annoncent quelque événement funeste ; & quand à ma demande où étoit Adèle , ils répondent que , sous prétexte d'aller prendre l'air , vers le fond de leur jardin (lieu où , disent-ils , elle se plai-

soit particulièrement , parce que je lui en avois fait remarquer la beauté) elle a pris la fuite ; & que depuis , il ne leur a pas été possible d'en apprendre la moindre nouvelle .

Il ne fut jamais de détresse , de revers aussi accablans , sur-tout lorsque mon esprit pût mesurer le vuide immense où me laissoit la perte d'une créature belle de tant d'attrait ; lorsque je me vis aussi cruellement trompé par celle que la candeur la plus rare sembloit avoir choisie pour représenter sa plus naïve image ; lorsque je me rappellai que je l'avois chérie , jusqu'à ressentir les plus vives douleurs à cette appréhension seule , qu'elle devînt la victime malheureuse d'un fourbe , d'un séducteur , qui dédaignât un jour de lui rendre ces respects affectueux & tendres , dont je ne m'étois jamais départi moi - même . Comment avez-vous pu , Adélaïde , comment avez-vous pu m'abandonner ? ai-je jamais pris ,

sur ces innocentes libertés que vous m'avez si chérement prodiguées , quelque avantage que vous me puissiez reprocher ?

Oh ! pourquoi , pourquoi m'avez-vous montré tant de tendresse , si vous n'en éprouviez pas le sentiment pour moi ? ou , si en effet vous en avez senti les impressions , comment avez-vous pu si-tôt en détourner la source vers un objet qui ne fût plus le même ?

Son attachement , d'après ces réflexions , me parût se retracer sous des caractères si vrais , que je me persuadai qu'il falloit qu'elle eût été enlevée par violence ; mais M. Hollis , ni personne des siens ne m'aprirent rien qui dût appuyer cette conjecture , d'après tout ce qu'ils avoient pu observer eux-mêmes .

Pourquoi la leur ai-je confiée ? Le ciel m'est témoin que ma seule intention fut de la garantir de tout danger , de conserver sa réputation pure & sans tache . Oui le trouble , la confusion , la douleur

m'ancaptaissent! J'ai porté mes pas , mes informations dans toute la contrée , tout s'est révélé. Je m'étois déterminé à spire le parti , dont votre amitié m'avoit donné l'idée; j'allois ouvrir mon cœur aux yeux de mon grand-Pere , sur un sujet dont dépendoient mes intérêts les plus chers : mais je suis bien malheureusement dispensé de vous obéir en cela; car c'est pour jamais , sans doute , pour jamais que je l'ai perdue.

LETTRE VI.

JEAN BELLAIR Ecuyer , au Chevalier

CHARLES LUMLEY Bar^t.

Vous savez moi , mon cher Lumley , nous ne sommes pas les seuls Amans qui murmurent.

Hier entrant chez Lady Lucie , dans la salle de compagnie , j'aperçus un grand & beau jeune Homme , s'efforçant de

faisir la main à Miss Pleydel, qui me parût pas vouloir la lui laisser prendre, qu'elle n'eût jeté l'œil du côté de la porte où je me présentois. Je reculai dès que je vis ce débat, & Lady Lucie se trouva sur mes pas. « Venez, me dit-elle en souriant, entrons dans l'appartement d'à côté. Cela conviendra-t-il bien, répondis-je ; car on ne me paroît pas souhaiter que j'entende la conversation ? Ah ! pauvre Wallcot, repliqua Lucie ; il est aimable. » Il y a environ un an qu'il offrit ses vœux à Emilie ; qui, quelque temps après, consentit à l'épouser, de l'ayeu de toute sa famille. Mais tandis que tout se préparoit pour les noces, il fit connoissance avec une petite Coquette, dont les yeux renversèrent tous ces apprêts, & l'enlevèrent à l'objet de ses premières amours ; mais il eut bientôt lieu de se plaindre de sa belle Séductrice : aujourd'hui il est revenu soumis, repentant, supplier pour reprendre

les chaînes qu'il avoit rompues. Qu'Emilie ait jamais aimé , que l'égarement de Wallcot lui paroisse une faute irrémissible , ou qu'elle ait à présent quelqu'autre objet qui l'occupe, je ne scais rien de tout cela ; mais elle a renvoyé la Lettre de celui-ci sans l'ouvrir , & refuse ses visites. Je ne devine point comment il a pu venir aujourd'hui ; mais je vous proteste (je le crois , mettant sa petite erreur de côté) que c'est un homme en tout d'un parti à souhaiter.

« Vous appellez donc la coquetterie » (j'avois alors sous mes yeux des traits de « coquetterie des deux genres) une légère « erreur ? Je suis si éloigné de votre opinion , que j'avoue avoir été souvent étonné que cet être de caprice & de folie , le plus détestable & le plus pernicieux de tous , circule dans la société , adopté par les hommes autant que par les femmes ».

Elle grimaça , fit un grand éclat de rire , & me dit : « Comment , M. Bellair ,

» vous êtes extraordinairement rigide au-
» jourd'hui; n'auriez-vous pas un peu d'in-
» dulgence pour ceux qui ne pensent pas
» comme vous ? Le Chevalier Edoward
» Wallcot avoit un goût décidé pour Miss
» Pleydel ; mais le hazard, amenant à ses
» yeux une personne pour laquelle il crut
» en avoir davantage..... Comment se ti-
» rer de là ? »

« Je trouve votre indulgence excessive ,
» lui répondis-je en souriant , pour les
» fautes de votre prochain : est-ce ainsi
» que vous voudriez qu'on en usât à l'é-
» gard des vôtres ? »

« Fi ! M. Bellair , s'écria-t-elle rougissant
» à demi , vous ne supposeriez pas que j'aye
» besoin d'une indulgence de cette espèce.

« Pourquoi pas ? A dire vrai , Lady Lu-
» cie , repliquai-je , j'ose supposer que quel-
» quefois elle vous fera à merveilles ; &
» comme je vous ai dit , avec autant de vé-
» rité que de franchise , que je vous aimais
» de l'ardeur la plus parfaite , je dois em-

» ployer la même franchise & la même
» vérité, à vous déclarer que vous pour-
» riez acquérir par votre conduite dans le
» monde, la gloire la plus brillante, en
» osant en réformer quelques endroits ».

« Etes-vous bien sincère, en me parlant
» ainsi ? » me dit-elle, enflammée d'indi-
gnation, & me regardant avec une fierté
que je ne lui avais jamais trouvée. « En
» vérité, continua-t-elle d'un ton ironi-
» que, votre visite prend un air aujour-
» d'hui fort aisé, & excessivement poli :
» mais... mais... (la colère l'agitait en
» ce moment.) Je suis très - surprise,
» Monsieur, que vous puissiez si long-
» temps avoir la bonté de songer à une
» Femme, qui est sujette à donner dans
» de si grands travois ; & M. Bellair
» ne doit point espérer, (elle affecta ici
» un sourire dédaigneux) d'en rencon-
» trer une aussi parfaite qu'il l'est. »

« Pourquoi pas, Madame ? Je m'étais
» flatté, lorsque j'ai eu le bonheur de

„ vous faire agréer mes visites , de trou-
„ ver en vous tout ce qu'on peut désirer
„ de plus parfait dans une Femme ; mais
„ vous avez depuis peu fait voir dans
„ votre conduite , une légèreté qui vous
„ est très-peu favorable dans mon esprit ,
„ & qui , si vous continuez , ne doit
„ nullement vous concilier des égards
„ respectueux dans le monde. Je ne vous
„ parle ainsi , Lady Lucie , (continua - je
„ la voyant enflammée de dépit) que par
„ cette estime que l'amour le plus sincère
„ m'inspire pour vous ; j'ajouterai enfin
„ avec la même franchise que , si vous
„ ne changez entièrement votre ma-
„ nière de vous comporter , je ne suis
„ point disposé à remettre le bonheur de
„ mes jours (quelque violent l'amour
„ dont je sois pénétré) aux caprices d'une
„ personne qui fait si peu de cas de sa
„ propre réputation .

„ Ma réputation , s'écria-t-elle avec
„ transport , ma réputation ! Ciel !

» qu'il osera vouloir la ternir de la plus
» légère censure ? Personne autre que
» vous , Monsieur , n'auroit l'audace de
» la flétrir ainsi ; & je vous assure , con-
» tinua-t-elle d'un ton railleur , & avec
» un regard plein de mépris , que je n'a-
» rois jamais pensé que vous eussiez pu en
» venir à une effronterie aussi indécente.
» Je mettrai bon ordre à ne plus me voir
» par vous , outrager de la sorte ». Après
une si furieuse sortie , elle se leva pour
se retirer.

« Un moment , je vous prie , Lady ,
» lui dis-je en l'arrêtant , vous êtes trop
» vive ; vous ne m'avez point donné le
» temps de vous expliquer ce que je pré-
» tends . vous direz au xxi^e siècle »
« Je ne l'ai que trop bien entendu ;
» repliqua-t-elle . »

« Le voici , Madame , & je vous en
» fais le juge vous-même. Pensez-vous
» que votre façon de voltiger entre le
» Lord S.... & moi , (je ne parle point
» de plusieurs autres) ait quelque chose

» de prudent & de sage ? Une telle con-
» duite ne met-elle pas en quelque ha-
» zard la bonne renommée d'une per-
» sonne de votre sexe ? »

« O ciel ! que je puisse me modérer !
» s'écria-t-elle , dans un transport fu-
» rieux ; vous voulez pousser à l'excès
» mon humeur la plus douce qui fut ja-
» mais. Mais puisque vous osez vous ex-
» pliquer ainsi , apprenez que le Lord S...
» & vous , m'avez été offerts ; (mais il
» est clair que vous vous êtes fâché de
» cette avance précipitée) & que je ne
» me suis pas crue moins libre d'entre-
» tenir ma liaison avec vous deux , pour
» voir avec plus de réflexion lequel mé-
» riteroit le mieux mon choix. »

« Eh bien ! Madame, repliquai-je froi-
» dement , comme je n'ai jamais prêten-
» du balancer le Lord S... veuillez bien
» ne me plus compter pour son concu-
» rent. »

Je pris mon chapeau , & je quittai la
place.

Qu'allez-vous dire à tout cela , mon cher Lumley ? Me taxerez - vous plus long-tems de manquer de fermeté , à lui déclarer mon intention , & à lui laisser voir enfin que je puis braver sa tyrannie & ma faiblesse ?

Il me semble vous entendre me demander , comment je me trouve intérieurement ? Bien peu tranquille , vous répondrai-je ; mais non pas pour toujours , je l'espère. Réflexion faite , j'ai peur-être été trop loin ; mais des atteintes légères , des avis trop ménagés contre tant de coquetterie , n'étoient d'aucun effet , & je ne suis point fâché de m'être expliqué d'une manière aussi forte & aussi claire , sur un sujet d'une telle conséquence : si elle ne s'occupe sérieusement de ma propre façon de penser à cet égard , je serai le plus malheureux des hommes , si l'hymen nous unit un jour.

Je me sens plus satisfait de moi-même. Cependant , que mon esprit flotte dans

des agitations bien cruelles ! ma passion pour elle est extrême ; je voudrois la bannir de mon cœur ; & je dois employer toutes mes forces pour en venir à bout , puisque je ne pourrois me livrer qu'en tremblant à tant de légéreté. Mais lorsque mon imagination vient encore me représenter ses sourires si engageans , ses attraits sans nombre.....

Ainsi donc cette jeune Personne comblée de tant de bontés , vous a indignement joué ? S'échapper , partir ! une Enfant qui paroissoit n'avoir en partage que la candeur la plus innocente , la simplicité la plus pure ! Cette conduite , où vous êtes la victime d'une aussi artificieuse Créature , m'a causé la peine la plus réelle , je vous le jure ; le sentiment m'en a été presque aussi douloureux que celui d'avoir été trompé moi - même. Quel sujet de plaintes & de gémissements amers que celui de ne point trouver les voies respectables de la sincérité , sous

les pas de la plus belle portion du genre humain ! Belle seulement pour nous surprendre & nous trahir.

O sexe ! sexe décevant & trompeur ! qui peut se fier à l'inconstance qui l'entraîne ?

LETTER VII.

Miss PLEYDEL à SOPHIE PLEYDEL.

J'ai plus que jamais sujet de me plaindre aujourd'hui, ma chère Sophie, de n'être point partie de Londres lorsque je me l'étois proposé, & de n'avoir pas couru chercher la paix dans le séjour heureux qu'elle embellit pour vous.

Toutes les heures m'amènent ici quelque désagrément nouveau. Le Chevalier Edoward vient me voir dans cette maison, que je n'ai pas eu lieu de lui interdire. Il me persécute sans relâche, il me jure, par tout ce qui est à révéler, qu'il

n'a jamais sérieusement pensé à nulle autre qu'à moi. Il reconnoît l'erreut qui l'avoit égaré ; mais il se flatte que le temps, & son repentir sincère, le rétabliront dans mon esprit. « Sans vous, » me jure-t-il, la vie ne m'est rien. »

Eh bien ! ma Chère, ne croyez-vous pas qu'après sa conduite passée, il y auroit de grands risques à se fier à lui ? D'un autre côté, comme des droits & des biens considérables lui sont échus depuis notre brouillerie, ne penseroit-on point que ma réconciliation ne vient, dans ces circonstances, que de l'ambition de partager ces avantages, cet accroissement de fortune ? Si je connois bien mon cœur, les vils motifs de l'intérêt ne seront jamais pour lui un appas qui décide ses engagements. Peut-être a-t-il d'autres raisons (ce cœur;) mais il n'importe. N'y fouillons point.

M. Bellair s'est nettement expliqué, il y a quelques jours, avec Lady Lucie,

& ils en sont venus à une rupture déclarée. Depuis il n'est point revenu. Elle passe les nuits dans les gémissements & les pleurs : les jours , elle les consume à se parer , & à courir à de nouvelles Conquêtes par-tout où les amusemens & les plaisirs badinent sans mystère avec la frivolité.

Il n'est pas possible de prévoir la fin de cette séparation. Il m'a semblé au contraire remarquer qu'il prend tous les jours une répugnance plus sensible pour le caractère volage de Lady Lucie ; je l'ai priée , au nom de tout ce que l'on se doit à soi-même , de ne point livrer son Amant au désespoir , à moins qu'elle ne lui préfère le Lord S... ou qu'elle ne puisse jamais se déterminer à l'épouser lui-même. Mais elle n'a fait jusqu'à présent nulle attention à tout ce que vous & moi , nous avons pu lui dire , sur un sujet qui lui porte aujourd'hui dans le sein des inquiétudes mortelles. Actuellement elle

écoute trop sa fierté pour en rien rabat-
tre ; mais si M. Bellair se tient plus long-
tems éloigné , & s'obstine , je crois que
cette humeur se domptera : c'est quel-
que chose de pitoyable , Sophie , de voir
qu'elle ait aussi imprudemment joué un
Homme , d'un cœur aussi estimable , &
de qui elle est certainement aimée ; un
Homme auquel peu de son sexe peuvent
être comparés. Le Lord S... à la vérité ,
a des agréments & du mérite ; mais il ne
lui a jamais été aussi bien attaché que le
fut M. Bellair , lorsqu'elle le recevoit
avec douceur , avec égalité. Le Lord ne
voyant plus son rival , peut-être redou-
blera ses assiduités. Je voudrois bien que
le Chevalier Edoward fît tout le con-
traire ; je ne puis me souffrir auprès d'un
Homme dont le cœur s'est une fois li-
vré à l'inconstance.

Je ne me départs point encore du plus
sincère désir de vous aller voir , ma chère
Sœur ; mais je ne puis me résoudre à

abandonner Lady Lucie ; dans la circon-
stance où je lui suis le plus nécessaire !
car ce sont chaque jour des courses nou-
velles , dans l'espérance de rencontrer M.
Bellair. Elle le préfère , n'en doutons
point , même aujourd'hui , à tous ses
autres Courtisans. Si Lady Lucie & M.
Bellair vénloient cependant à se récon-
ciliier encoré , je n'imagine point que
cette paix fût de longue durée ; malgré
cette condescendance , elle ne renonce
soit jamais entièrement à sa liberté ;
comme elle le dit sans détour ; & c'est
là pourtant le renoncement qu'il semble
desirer.

Une de ces soirées dernières , nous
nous rendîmes à l'assemblée , Lady &
moi : elle ne voulut point jouer. Il est
rare qu'elle accepte la partie. Tandis
qu'elle est à caqueter avec le Lord S...
arrive M. Bellair. Lucie perd conterance ;
change de couleur , & sous prétexte de
me parler sous son éventail , elle tâche

de ménager un voile à sa confusion. Allant prendre sa place, M. Bellair nous fit une respectueuse révérence ; mais il ne dit pas un mot à Lady Lucie. Moi, qui savoit qu'elle feroit charmée de trouver une occasion d'avoir un entretien avec lui : « Vous avez donc enfin pris le parti de jouer, M. Bellair, lui dis-je ? » (ce qui lui arrivoit très-rarement.) « Contre mon gré, Madame, répond-il ; j'ai promis à Milady de faire sa partie ce soir ; & manquer à ma parole, ce feroit trop justement encourtir son indignation. » « Vous ne vous prêtez donc, repris-je, en sburiant, que pour tenir votre promesse, même à l'égard de bagatelles. » « Si j'ai engagé ma promesse pour ces bagatelles, reprit-il, je crois ma parole & mon honneur aussi engagés, que si le sujet étoit de la plus grave importance. »

« Je ne pense pas comme vous, Monsieur, » dit Lady Lucie ; « des naïfgeries ne se traitent certainement point comme des choses de conséquence. »

« Lorsqu'une fois j'ai solennellement promis, Madame, lui repliqua-t-il, c'est une obligation qui me lie pour toujours. On ne s'engage pas, à la vérité trop légèrement pour des choses triviales ; mais quand, à ces égards-là même, on a une fois donné sa parole, elle est irrévocable. »

Il prononça ces mots avec une vivacité & une énergie qui lui sont particulières ; & la partie commença.

Lady Lucie se voyant si brusquement quittée, poussa un soupir, & voulut l'étouffer. Bientôt après elle fut en sorte de se placer derrière la chaise de la Dame qui jouoit contre lui, la fin de ne pas perdre le moindre des regards de celui-ci. Elle fut, avec tant d'adresse, en tire si bon parti, qu'avant que la partie de

revanche fut finie, la tête de M. Bellair, son jeu, étoient sans dessus-dessous.

Je me hazardai de lui donner un petit avis, au moment qu'il alloit faire une partie essentielle. Il me remercia avec beaucoup de politesse, & ajouta en souriant, que quoiqu'il eut promis de jouer, il n'avoit point juré de n'avoit pas quelque petite absence.

Son trouble fut un triomphe pour Lady Lucie, je m'en apperçus à merveilles. Comment pensez-vous que la soirée finit? Il lui donna la main pour la conduire à son carrosse, & elle l'invita à déjeuner pour le lendemain.

Dès que nous fumes rentrées, elle se livra aux transports de sa joie d'avoit pu encore une fois réduire l'opiniâtre de son Amant; elle me dit qu'elle étoit bien certaine d'avoir fait sa conquête, voyant bien au-dessus de ce qu'elle se l'étoit imaginé, son ascendant fut lui. Lorsqu'ils feront mariés, si jamais leur

leur

leur mariage se fait , je me rendrai tout de suite auprès de vous. Le Chevalier Edoward n'ira certainement pas porter son opiniâtreté jusqu'à me suivre.

L E T T R E VIII.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

La fuite d'Adélaïde m'avoit assez causé de peines & de chagrins , je n'en prévoyois pas d'autres : j'avois tort ; car ma situation dépendante doit m'en ouvrir des sources intarissables.

La visite que nous rendîmes , malheureusement pour moi , avoit eu plus d'un objet. De retour chez mon grand-Pere , il me demanda comment je trouvois Miss Belton ? Les informations & les recherches que je venois de faire au sujet de Miss Dingley ayant été toutes en pure perte ; jugez de ma douleur : je répondis

II. Part.

C

donc froidement que je n'avois pas remarqué singulierement Miss Belton : & cela étoit bien vrai ; car tout mon cœur étoit trop plein d'Adélaïde , pour qu'il me fût possible de faire attention à nulle autre.

“ Voilà qui est surprenant , dit le „ Vieillard , car elle passe pour très-jolie ; je crois que vous avez des raisons „ pour avoir été distrait à ce point , vous „ êtes sûrement pris ailleurs. ”

Je lui assurai tout naïvement qu'elle avoit fait si peu d'impression sur moi , que je n'y avois pas pensé depuis.

“ Si cela est , Jeune-Homme , me dit- „ il , nous retournerons chez elle sous „ peu de jours , & nous verrons com- „ ment il faut s'y prendre pour la gra- „ ver dans votre souvenir. ”

Après ce petit dialogue , moitié sé- rieux , moitié badin , je pris un air riant , quoique mon cœur fut dévoré de mille inquiétudes ; je lui demandai la permis-

fion d'aller à la ville , pour y voir quelques Amis , vous M. Bellair en particulier , que j'avois un extrême désir d'aller embrasser .

“ Vous aurez le tems , me répond-il , „ vous aurez le tems ; jetez un coup „ d'œil encore sur Miss Belton , & rap- „ portez-moi ce que vous en pensez . »

Vous voyez par tout cela , mon Ami , quels embarras se présentent à moi . Mais si rien n'a corrompu les innocentes mœurs d'Adélaïde , si elle me réserve sa foi , rien ne sera capable de lui ravir la mienne . Cependant oh , mon Ami ! que faut-il penser de cette conduite ? Je me sens accablé toutes les fois que j'y pense . Peut-être qu'au moment où j'ose la charger d'accusations , elle gémit & se défend père aux attentats de quelque infâme Ravisseur , pour me conserver un amour inviolable . Toutes ces perplexités pénètrent & déchirent mon ame . Si telle est l'extrémité où la réduit le crime d'un

Cij

Audacieux effréné , que va-t-elle devenir ? N'ayant que le frêle secours de son innocence , qui la défendra , qui la protégera contre une insolence brutale ? Et moi , dont les soins vigilans avoient juré d'être autour d'elle comme une sentinelle qui ne la perdroit pas de vue ; voilà que le plus cruel , le moins à prévoir de tous les évenemens , m'empêche de l'arracher à son opprobre , à sa perte. Ma tête se confond & m'abandonne ; mais loin de moi , détestables idées , réflexions impies , fuyez ; j'espère , je crois qu'elle est sous la garde de l'Etre tout-puissant , qui voulut réprimer pour elle les flots courroucés : oui , cette Providence veillera sur sa pureté , & daignera me la rendre sans tache , belle comme à son aurore.

Mais comment me comporter à l'égard de Miss Belton ? Comment me détourner d'elle ? Mon grand-Pere a certainement des desseins , que je vois

comme autant d'écueils où périront la tranquillité & la fortune de votre Ami, Miss Belton , me demanderez-vous ; peut-elle soutenir le parallèle vis-à-vis d'Adélaïde ? Non certes ; non , pas un instant. La verrai-je donc , cette Adélaïde , en proie aux malheurs de l'indigence ? Oh , mon Ami ! quel objet de pitié ne suis-je pas tout moi-même ! De tous côtés , que de revers !

L E T T R E I X.

Du même au même.

Je suis retourné , malgré moi-même , à Furze-Hall , chez le Chevalier Thomas Belton , que j'aurois vu , & tous ceux qui l'entourent , avec aussi peu de réflexion que la première fois , si mes craintes sur mon sort à venir , & les ordres exprès de mon grand-Pere ne m'eussent obligé à considérer Miss Belton mieux

C iij

que je n'avois fait. Elle est grande, blonde, d'environ vingt-six ans. Ses traits ne disent rien ; on n'est frappé ni de sa beauté, ni de sa laideur ; ses manières sont douces & honnêtes ; soumise à son Pere, elle conduit sa maison assez bien pour se faire obéir & respecter par tous ceux qui dépendent d'elle. Pour la conversation, dont beaucoup d'Hommes pensent qu'une Femme ne doit point avoir le talent, mais sans lequel une Femme seroit bien peu digne de plaire, je n'ai rien trouvé en elle de piquant de ce côté-là, ou même que de commun. Sur cette esquisse, vous n'avez pas raison de présumer que mon cœur, fût-il libre, puisse jamais devenir la conquête de Miss Belton. Je l'ai donc considérée avec des yeux très-indifférens ; Adélaïde m'en devient plus précieuse ; Adélaïde captive encore plus toutes mes pensées.

Aucune nouvelle pourtant ne vient me révéler encore le sort de cette Infor-

tunée : c'est un évenement bien funeste ! Je ne cesse d'écrire dans la famille de M. Hollis , je n'en reçois pas la moindre information.

M. Martin qui commence à observer aujourd'hui mes regards , s'attend d'y lire l'impression que Miss Belton a pu faire sur moi ; il remarque mieux la tristesse qui les tient abattus ; je ne fais comment la lui dissimuler. Je lui avoue qu'elle est réelle , & non pas sans fondement ; mais la cause lui en deviendra suspecte, il la soupçonnera; ceux de mon âge sont étrangers au chagrin ; il n'est pourtant pas en mon pouvoir de paroître joyeux , tandis que je suis en effet excessivement tourmenté.

A onze heures du matin.

Mes conjectures à l'égard de Miss Belton n'étoient que trop bien fondées.

M. Martin imagina de nous faire trouver , & de nous laisser tête-à-tête dans une promenade où le soir nous

avions été dans le parc. Au modeste silence de Lady , à ses yeux baissés , à son air confus & embarrassé , je vis que tout naturellement elle s'étoit attendue à voir un Amant qu'elle alloit entendre se déclarer. Mais pour nous mettre l'un & l'autre plus à notre aise , je lui proposai de retourner au logis , où nous étions attendus vraisemblablement , avec une curiosité extrême par M. Martin , qui s'étoit flatté d'avoir fait réussir son stratagème. Notre aspect ne lui ayant donc offert rien de satisfaisant , il est venu me demander tout clairement ce matin , si je n'avois trouvé dans Miss Belton rien qui ait pu me donner de l'inclination pour elle.

Je lui ai répondu aussi clairement que non.

“ Comment donc , m'a-t-il repliqué , sa fortune ne vous fera pas ouvrir les yeux ? ” Elle est Fille unique , héritière , & elle apporte vingt mille écus comptans . ”

« Voudriez-vous donc , Monsieur ,
» que je devinse son Epoux uniquement
» pour recevoir son bien ? Vraiment ,
» c'est un motif assez déterminant pour
» un Jeune-Homme qui n'a rien , me
» dit-il. Ne seroit-ce pas un outrage pour
» elle , Monsieur , que la rechercher
» par des vues d'intérêt , lui ai-je repli-
» qué ? »

“ Cela ne seroit point , puisque sa
» personne & ses mœurs , continua-t-il
» en me regardant avec dépit , mérite-
» roient bien , je pense , comme je vous
» l'ai déjà dit , qu'un Homme s'empres-
» fât pour elle , si cet Homme étoit sans
» engagemens d'ailleurs. Si c'est-là la cir-
» constance où vous vous trouvez , si vous
» avez été assez insensé pour vous atta-
» cher à une Femme que vous craigniez ,
» ou que vous rougissiez d'avouer , tant pis
» pour vous ; mais aussi n'attendez rien
» de moi : si vous vous êtes pourvu , Je
» vais donner ma main à Miss Belton . »

Un aveu aussi extraordinaire me jeta dans l'étonnement , je l'avoue : « Vous , » Monsieur , épouser Miss Belton ! m'é- » criai -je avec une sorte d'emportement .

— Oui , Monsieur , moi ; pourquoi non ?
— Si j'ai plus que vous d'années , je suis
— plein de santé ; & je ferai meilleur
— Mari que bien de jeunes Etourdis ,
— qui , maîtres de la fortune d'une Fem-
— me , n'ont aucun égard pour elle . Je
— n'ai rien à me reprocher , je vous ai
— mis à même de vous voir riche ; &
— quand vous rejettez une occasion de
— vous établir avantageusement , la faute
— n'en est qu'à vous , je m'en lave les
— mains . »

Je restai , mon Ami , si étonné , si con-
fondu à cette nouvelle disgrâce , qui me
mettoit totalement hors d'état d'être d'au-
cun secours à mon Adélaïde , si j'avois
encore le bonheur de la revoir , à moins
que M. Martin ne fît quelque seconde
disposition en ma faveur , avant de con-

clure ce bizarre mariage ; (car celle qu'il avoir précédemment faite ne me laissoit espérer que bien peu :) Je restai , dis-je , si étonné , si confondu , que je le quittai sans lui répondre un mot.

Dites-moi franchement ce que vous pensez , mon Ami , de ces prétendus nœuds sous des auspices aussi disparates : Si mon grand-Pere donne sa main à Miss Belton , ne vous semblera-t-il pas voir les tristes glaçons de l'hiver prétendre jouer avec les fleurs du printemps ?



LETTER X.

JEAN BELLAIR *Ecuyer*, au *Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^e.*

COMME votre position est presque désespérée, & qu'elle exige des remèdes prompts, je ne perdrai pas un moment à vous mander quel est mon avis, quoique je craigne beaucoup qu'il ne serve de rien.

Vous avez perdu l'objet de votre inclination surprise, & peut-être ne le recouvrerez-vous jamais, aussi digne de vous, que vous l'en avez cru avant sa fuite. Si elle ne vous avoit jamais quitté, vous auriez sans doute ressenti plus vivement le chagrin d'un refus absolu de la part de votre grand-Pere ; & ce chagrin se seroit accru du défaut des moyens de la soutenir d'une manière conforme au rang que vous devez tenir,

J'ai toujours pensé qu'un Homme sensible n'est jamais si douloureusement affligé , que lorsqu'il voit une Femme qu'il aime & dont il est aimé , souffrir l'indigence. Voilà la triste perspective que j'envisage pour vous , mon Ami , si là destinée de Miss Dingley s'unit à la vôtre ; & comme je ne vois nulle apparence aujourd'hui qu'elle retourne à vous , avec ce cœur , qui ne savoit que vous cherir sans nul artifice , que ne tâchez-vous de détourner vos sentimens du côté de Miss Belton , qui , d'après ce que vous en dites , n'est pas sans agréments. Après tout , Lumley , la Femme dont la personne brille d'un moindre éclat , est souvent une Compagne plus aimable dans l'intérieur du ménage , & sa société est mille fois préférable aux airs brillants d'une Beauté , dont tous les charmes se montrent & captivent au premier aspect.

Voilà ce qu'ose vous dire mon amitié libre & sincère , avec le poids d'un

Homme qui n'est pas sans expérience. Le commerce doux & séduisant de Miss Pleydel dissipé chaque jour l'enchante-
ment que Lady Lucie avoit opéré sur
mes sens; & n'étoit l'Amant qu'elle doit,
je pense, couronner, c'est à elle que je
transporterois mon offrande. Laissez-vous
donc toucher vous-même en faveur de
Miss Belton : ne permettez point qu'elle
soit la victime d'un vieil avare ; condes-
cendez à la proposition qu'il vous a faite ;
votre établissement ne sera regardé que
comme un acte d'obéissance à votre grand-
Pere, & non comme l'effet de motifs
d'intérêt que vous n'aurez pas suivis. Je
pense trop bien de vous, Charles, pour
croire que vous refuserez ce parti : la ré-
pugnance, que votre froideur pour Miss
Belton vous y fait trouver, est une preuve
évidente de l'intégrité de vos intentions ;
mais auriez-vous eu cette indifférence
pour elle, si Adélaïde n'eût été trop pré-
sente à votre cœur ? Soyez de bonne foi,

& que l'impartialité vous guide. Voyez Miss Belton d'un œil attentif ; si elle a de l'inclination pour vous , si même elle y paroît disposée , recherchez-là , & ne faites point deux victimes à la fois. Ni vous , ni votre hommage n'êtes à dédaigner. Quoique le sexe en général soit un peu porté à la coquetterie , toutes n'y sont point aussi consommées que Lady Lucie m'a paru l'être ; toutes ne sont pas capables , ainsi qu'elle , de rendre un Homme aussi méprisable , que j'ai senti que je le deviendrois , lorsque je me suis débattu (mes efforts , hélas ! n'ont-ils pas été trop inutiles !) pour sortir des fers qui me retenoient son captif indigné de l'être.



LETTER XI.

Du même au même.

DEPUIS que Lady Lucie & moi nous sommes revenus par un nouveau traité à notre ancienne liaison, j'ai rencontré souvent le Chevalier Edward Wallcot chez elle, & je regarde comme une source de beaucoup d'agrément, la connoissance qui nous lie. Certain intérêt m'empêche de favoriser le succès de sa passion pour l'aimable Emilie. Le portrait qu'il m'a fait d'elle (portrait, à mon avis, très-resemblant, & que le pinceau de l'Amant n'a pas trop embelli) est le plus séduisant qui s'imagine. Je ne suis point étonné que son changement lui cause des regrets aussi sincères, & qu'il s'empresse si fort de regagner un cœur, qu'il m'a assuré avoir eu lieu de croire posséder, jusqu'à ce qu'il a pu s'en rendre lui-même

indigne. Je pense , Lumley , qu'il s'étoit trompé. Si elle l'avoit une fois aimé en effet , les attentions qu'il a aujourd'hui pour elle , ses efforts pour lui plaire , & la détresse qui l'abat , lorsqu'à peine elle y daigne faire la moindre attention , tout cela lui auroit au moins inspiré quelque pitié , & l'auroit portée à soulager un peu les douleurs qu'elle cause. Au lieu de lui en payer le prix , elle ne cherche qu'à l'éviter : & si Lady Lucie & moi nous ne l'encouragions un peu , il se feroit entièrement rebuté ; il n'auroit plus tenté des efforts si souvent repoussés. Ses entreprises amoureuses , ni les miennes , ne nous ont guères avancés l'un ni l'autre. Je ne puis venir à bout de fixer sur moi seul l'attention de ma volage Maîtresse ; je ne crois point que jamais j'y réussisse : pour le moment , je suis assez tranquille , comme vous voyez ; mais pour combien de tems ? ... Je ne dois pas trop me targuer de ma Philosophie ,

de peur de paroître trop ridicule , si je venois à en démentir le paisible caractère.

Le Lord S... est aujourd'hui congédié. Il est au moins traité comme un Favori dans la disgrâce : mais interdisons-nous toute réflexion là-dessus , nous n'aurions peut-être que trop de raisons de nous rendre bientôt la pareille.

A trois heures du matin.

ON arrive de Faux-Hall : c'est le premier soir de cette Assemblée. Madame & M. Fenton , Lady Lucie , Miss Pleydel , le Chevalier Edoward Wallcot , & moi , voilà toute la partie. Tout a été à merveilles jusqu'entre dix & onze heures. Alors l'arrivée du Duc de.... avec plusieurs Jeunes-Gens de Qualité , a troublé mon repos le reste de la soirée. Ce Duc est de retour d'Italie depuis peu ; il est bien dans sa personne , mais insupportable par ses manières : fier de son air , & de sa fortune immense , il se

permet des libertés qui le ravalent jusqu'à la classe d'un Homme qui n'a ni bon sens , ni éducation. C'est par les qualités estimables du cœur , qu'un Homme doit principalement se distinguer , & non se prévaloir de naissance & de fortune , qui ne sont que des accidens heureux : ce sont pourtant ces derniers avantages que le Duc semble priser le plus. Mais venons à ce dont il s'agit... De volée il aborde Lady Lucie , comme la plus frappante Beauté de l'Assemblée ; & suivant constamment ses traces , la lorgnant sans cesse , & jurant tout haut , avec mille extravagances ridicules , qu'elle est en tout une véritable Déesse , il réveilla si bien le penchant naturel de Lady pour le papillonage , qu'elle se mit à raf-folir à l'unisson de son Farfadet ; ils parturent au grand divertissement de la Compagnie , gens très - profonds dans l'art de la pantomime.

J'eus un air fort décontenancé , je rou-

gis d'être témoin de pareils traits d'étouderie ; mais je me rassurai , lorsque le Chevalier Edoward me dit que le Duc avoit arrêté son mariage avec Lady Caroline S

Avec ce petit avis , je prétends ralentir l'ardeur subite de Lady Lucie , & la retirer de ce nouveau cours de coquetterie. J'irai l'en prévenir dès qu'elle sera visible : car elle ne bravera pas , j'espère , les bienséances & les égards , jusqu'à oser en public fournir des motifs aux poursuites d'un Homme qui est sur le point d'épouser une Personne qui attend sa main. Adieu.



LETTRE XII.

Du même au même.

Tout est rompu entre Lady Lucie & moi.

Je me hâtaï donc d'aller l'informer de ce qui se passoit à l'égard de son nouvel Admirateur ; devineriez-vous quelle fut ma surprise ? Je la trouvai dans son cabinet en tête-à-tête avec lui.

Je demeurai tout stupéfait, je l'avoue, & cela fut très-visible. Lady de son côté rougit ; ma présence ne la mit pas à son aise. Je résolus d'attendre que ce Rival sortît , quoiqu'on me donnât à entendre à différentes fois que je pris ce parti moi-même. A tant , ce fut lui qui s'y résolut enfin , avec une nonchalance aisée ; mais ce ne fut qu'après s'être engagé de reparoître vers le soir.

C'en étoit trop ... Dès que le Duc

se fut retiré , je dis à Lady que son entrevue avec lui étoit blâmable , d'autant plus qu'il étoit certain que le Duc avoit arrêté son mariage avec Lady Caroline S....

“ Fort bien , & qu'est-ce à dire , s'é-
» cria-t-elle avec l'air d'un superbe dé-
» dain ? En est-il moins bon à voir ?
» Prétendez - vous , M. Bellair , conti-
» nua-t-elle avec une sorte de fierté plus
» outrageante , & un tire affecté , n'être
» de bonne société qu'avec vorre Femme,
» lorsque vous serez marié ? ”

“ Je souhaiterois , Madame , repli-
» quai-je , rencontrer une Femme qui
» se trouvât mieux en compagnie avec
» moi qu'avec tout autre . ”

“ J'ai toujours en effet pressenti , dir-
» elle , que vous seriez Homme à déro-
» ber votre triste Femme au monde en-
» tier . Si c'est-là le beau projet dont vous
» êtes entêté , je vous avoue que j'ai
» grand-pitié de celle qui vous tombera
» en partage . ”

« Dites plutôt que je suis moi-même
» cet objet de pitié pour vous , Madame ,
» lorsque j'accepte la main d'une Femme
» qui n'envisage aucune douceur avec
» moi , sur le plan de vie que je m'étois
» proposé de suivre avec elle. »

« Oh ! voilà qui est admirable ! . . .
» Vous prétendez donc choisir votre de-
» meure sans consulter le goût de votre
» Femme , & l'obliger à se ranger au
» vôtre ? En vérité , la chose est du plus
» joli caprice du monde. »

Le ton de légèreté & d'ironie dont elle accompagnoit ses piquantes railleries , m'excita à lui dire que , puisque nous en étions venus à nous expliquer ouverte-ment l'un & l'autre , j'allois écarter toute dissimulation. « Votre passion extrême
» pour voir des Adorateurs autour de
» vous , Madame , lui dis-je , cet em-
» pressement perpétuel de vous montrer
» en public , ces incitations que tous les
» beaux Etourdis , qui se trouvent sur

» vos pas , reçoivent de votre part , vous
» ont si fort déplacée dans mon estime ,
» qu'il me faut , je le crains bien , re-
» noncer au bonheur que j'espérois trou-
» ver auprès de vous , en conséquence
» du genre de vie sur lequel je croyois
» établir notre félicité domestique . »

« Eh bien ! Monsieur , repliqua-t-elle ,
» je vous avoue franchement que vous
» ne me persuaderiez jamais votre sy-
» stème. Nos idées sur cette félicité , je
» le vois bien , ne se ressembleroient ja-
» mais. Habiter les trois quarts de ma
» vie enfoncée dans une campagnarde
» retraite , sans courir le risque d'y ap-
» percevoir un Humain , excepté ceux
» que vous seul auriez élus pour ma so-
» ciété : à mon retour à la ville , n'en-
» visager & n'entretenir que tels dési-
» gnés , en telle maniere notée encore ,
» & le tout sous votre bon gré . . . Mon-
» sieur Bellair , jamais on ne me verra
» soumise à ces sortes de formules. Je
» vous

» vous ai distingué de ceux qui me faient,
» soient leur cour, parce que j'ai cru
» votre amour plus sincère; mais vos
» procédés, si différents de ceux auxquels
» je m'attendais, m'ont ouvert les yeux...
» Au reste, je vous remercie de ce que
» ce n'a point été trop tard. »

Ces derniers mots, elle les prononça avec une véhémence qui ne lui étoit pas ordinaire, & qu'accompagnoient des regards, & un ton envenimés d'une ironie que dictoit l'indignation la plus expressive. Elle donna carrière à ses larmes ; elle se promena dans l'appartement, fureuse de colère, son mouchoir à la main, comme une Héroïne de théâtre sur la scène.

Je me tins tranquille, les bras croisés, attendant avec une sérénité difficile à conserver, la fin de tant d'extravagantes lubies. Enragée, je crois, de ma contenance aisée, ou plutôt emportée de dépit de voir que son empire sur moi

étoit moins établi qu'elle ne l'avoit imaginé , elle s'arrête & vient à moi , d'une voix émue , presque éteinte par la violence dont son cœur étoit transporté , un torrent de pleurs inondant son visage , sans lui faire perdre ses beautés , mais dont la colère avoit effacé les couleurs dans ce moment : « Pourquoi me quittez-vous , Monsieur , me dit-elle ? »

« J'attends , Milady , lui repliquai-je tranquillement , que vous reveniez à vous-même ; j'espère , quand vous aurez repris des sens moins agités , vous vaincre que tout ce que je vous dis , cela même qui produit ces transports indomptés , n'est qu'un effet de la sincère ardeur dont je brûle pour vous , & que votre emportement excessif contre moi , a pour cause un mal-entendu de votre part . Lorsque vous pourrez m'écouter avec un jugement rassis , vous verrez que dans cette manière de vivre que j'avois projetée , & qui

„ vous choque si fort , j'avois plus con-
„ sulté votre bonheur que le mien pro-
„ pre. „

“ Avez-vous donc l'audace d'imagi-
„ ner , Monsieur , s'écrie-t-elle brusque-
„ ment , que l'on me menera comme
„ un Enfant , & que l'on me contredira
„ comme une Personne à gages ? Lors-
„ que je remets ma liberté à un Homme
„ qui m'aime , je prétends n'y renoncer
„ que pour en avoir la jouissance dou-
„ blement assurée. „

“ Vous serez vraiment libre , repli-
„ quai-je en saisissant sa main avec ar-
„ deur , vous jouirez de toute cette li-
„ berté qui ne compromettra point votre
„ réputation ni mon repos ; l'indulgence
„ la plus tendre , l'amour le plus préve-
„ nant vous en assureront toujours la
„ possession entière , &

“ Laissez-moi , interrompit-elle , les
„ yeux enflammés d'une indignation plus
„ vive , je ne veux point écouter une

Dij

» flatterie préparée pour me séduire. Sa-
» chez , Monsieur Bellair , que vous , ni
» pas un Homme , ne me prescrirez ce
» que je dois & ne dois pas faire. Celui
» qui prendra des sentimens dignes de
» moi , devra s'en reposer entièrement
» sur moi seule du soin d'une réputa-
» tion que jamais nul autre que vous
» n'osera supposer en danger. »

« Mais n'avouerez - vous point que
» mon inquiétude sur ce que tant de li-
» bertés indiscrettes , ne donnent des at-
» teintes mortelles à votre renommée ,
» vous est au moins une preuve de la
» délicatesse de mon amour pour vous ?

« Non... je ne l'avoue point. Celui
» qui saura m'aimer , comme je veux
» l'être , ne mettra point de bornes à
» sa confiance en moi ; abandonnera à
» moi seule la règle de ma propre con-
» duite , sans oser la présumer défec-
» tueuse en rien. Qui n'est pas capable de
» cette confiance , est indigne de m'aimer. »

« Pourriez-vous donc vous imaginer,
» Lady Lucie , que tous ces éventés Pe-
» tits-Maîtres , des cajoleries de qui
» vous êtes si avide , & dont les folles
» adulations vous excitent à vous rendre
» ridicule; vous imagineriez-vous en effet
» qu'ils puissent vous aimer avec cette
» sincérité , avec cette flamme intime &
» vive , dont je vous aime , moi , qui ne
» desire que de vous voir en tout par-
» faite & sans tache ? »

« Qui ne pensera pas ainsi déjà , s'é-
» cria-t-elle avec un regard dédaigneux ,
» ne sera jamais ni vu , ni reçu comme
» Amant auprès de moi. »

« Et ne vous départez-vous point de
» cette maxime pernicieuse, qu'un Hom-
» me qui ne seroit point absolument
» aveugle sur vos défauts , ne sauroit
» vous aimer d'un amour véritable ?
» Avez-vous la cruauté de vous résou-
» dre à ne jamais me revoir , seulement
» parce que vous ne paroissez point par-

D iij

» faite à mes yeux, quoique pour vous
» rendre telle, mon cœur ait épuisé tous
» ses moyens, tous ses efforts ? »

« Quel orgueil outrageant, insupportable ! Qui vous a commis le droit de
» juger mes actions ? Non, Monsieur,
» continua-t-elle avec un sourire méprissant ; si vous aviez attendu jusqu'à ce
» que ma main vous eût été donnée, je
» vous aurois autorisé à veiller sur ma
» conduite, à disposer de mes volontés :
» mais de ma liberté ? vous ne vous en
» vanterez jamais, croyez-moi. »

« Milady, puisque vous êtes décidément résolue à demeurer votre maîtresse en toute occasion ; puisque la raison ni l'amour ne peuvent vous toucher, je m'efforcerai de saisir un bonheur réel auprès d'une Femme dont le caractère soit capable de plus de plaisances, & qui, quoique moins embellie de graces extérieures, puisse enflammer mes sentiments par le char-

» me de ses mœurs engageantes & fa-
» ciles. »

En terminant ces paroles, je fis une révérence grave & profonde : de son côté elle me la rendit, & s'écria d'un air de mépris & d'insulte : « Je vous souhaite » tout le bonheur possible avec une Epouse flexible & aisée à gouverner ».

Dites-moi à présent, Lumley, ce que vous pensez de moi. Mais je devrois d'abord vous dire quels furent mes sentiments, lorsque je la quittai, & je vous en informerois, si j'en étois moins honteux. Cependant il faut avouer jusqu'à ses foiblesses à un Ami.

Je revins chez moi, & je fus pendant deux heures la tête presque égarée. Je l'aimois, mon Ami, je l'aimois avec passion ; je l'aimois bien véritablement, & je desirois plus, comme je le lui avois dit, son bonheur, que le mien propre ; mais il m'est impossible de m'unir à une Femme capricieuse, qui ne seroit prom-

pte à tout instant qu'à renouveler mes inquiétudes. Ce fut encore avec des regrets bien amers, croyez-moi, que je regardai les pas qui m'éloignoient d'elle : & je ne puis penser sans en être profondément navré, qu'une personne revêtue de tant d'appas, se livre follement à des traits si bizarres d'une imagination qui la perd. J'ai fait tout mon possible pour la dessiller sur ses erreurs. Je m'étois flatté de posséder assez son cœur, pour la voir devenir telle que je la desirois : je m'étois abusé ; elle n'avoit voulu qu'essayer le pouvoir de ses charmes, & me ranger parmi tous les captifs qu'elle traîne à sa suite. Je suis sûr qu'elle reprendra ses mêmes intrigues, & qu'elle en augmentera l'enchantement pour m'abuser encore. Mais ce tems n'est plus ; j'ai vu ses amorces perfides ; & pour mieux parer à toutes ses nouvelles entreprises contre mon repos, j'ai donné des ordres très-précis à tous ceux de ma maison de ré-

pondre que je suis parti de la Ville , s'il venoit ou de ses gens , ou des Lettres de sa part , & de ne m'en point parler absolument. Voilà ce que j'ai fait , & je n'en puis faire davantage.

J'irai demain chez mon Pere à Richemond. J'ai fait part à Milady & au Chevalier Edoward de tout ce qui s'est passé , & ils ont la bonté de m'applaudir , quoiqu'ils paroissent ne se pas bien persuader que je demeure toujours inflexible. Pour les convaincre que je suis capable de fermeté à cet égard , je les ai supplié l'un & l'autre , de ne jamais me faire entendre son nom , & je les ai informé de mon dessein de faire quelques voyages pendant l'été prochain , pour la bannir entièrement de mon esprit.

Le tems , des scènes variées , des objets nouveaux pourront tracer à mes esprits un cours différent , & dissiper les idées qui m'avoient si absolument ravi à moi - même : mais jusqu'à ce que tous

D v

ces ressouvenirs soient effacés , que de
momens douloureux à souffrir !

Je me répandrois davantage sur ce
sujet , mais j'en suis trop rempli ; il m'ac-
cable , & je sens ma plume tomber de
mes mains. Ecrivez-moi à Richemond.
Mandez-moi , s'il vous est possible , des
choses qui puissent me concilier , me
mettre en paix avec moi-même ; qu'en ce
moment j'en suis horriblement éloigné !



L E T T R E XIII.

Miss PLEYDEL, à Miss SOPHIE PLEYDEL.

JE ne scaurois vous peindre dans quel trouble nous sommes ici. Tout ce que j'avois pressenti est arrivé. M. Bellair a pris si fort son sérieux sur les badinages de Lady Lucie avec le Duc de..... & sur sa manière de s'en justifier , qu'il a pris congé d'elle pour toujours. C'est ce qu'elle vient de m'apprendre dans le moment.

Elle étoit dans une agitation si violente qu'à peine elle pouvoit me tout raconter ; mais j'ai vu dans ses discours plus d'orgueil & de dépit , que d'amour & de regrets. Dès que ce premier emportement a été fini , elle a paru si tendre & si accablée , elle a été si déchirée de douleurs & de remords de l'avoir éloigné d'elle , que tout ce que j'ai pu lui dire pour l'appaiser , a été absolument inutile. Entr'autres motifs de consolation je lui ai allégué

D vj

qu'ils avoient eu des différends autrefois , & qu'il n'en étoit revenu que plus tendre auprès d'elle.

“ Cela est vrai , s'est-elle écriée avec un soupir que les pleurs accompagnoint ; mais jamais nous ne nous étions séparés comme aujourd'hui. Oh ! Emilie , Emilie , j'ai perdu le plus cher , le plus digne , le plus aimable des hommes. Ma folie conduite m'a tout enlevé pour jamais. J'autois pu être heureuse ; mais , comme il me l'a dit , je n'ai voulu céder ni à la raison , ni à l'amour. Oh ! Emilie , combien suis-je à plaindre , combien me suis-je rendue malheureuse moi-même ! ”

Tout le jour s'est consumé dans ces mêmes regrets. Nous n'étions visibles pour personne , excepté pour M. Bellair , s'il se fût présenté encore : sur les foibles espérances de le voir revenir , au moins bruit elle s'élancoit à la porte , mais en vain.

Vers les dix heures j'ai voulu l'engager à prendre quelque chose ; elle avoit pleuré tout le jour , & n'avoit rien mangé ; mais mes prières ont été inutiles : je n'ai pu y réussir.

« Non, non, s'écrie-t-elle, appellez un domestique sur le champ , qu'il aille chez M. Bellair , lui dire que je suis très-malade , qu'il faut que je le voie ».

Tandis que le domestique faisoit son message , pleine d'impatience elle se promenoit dans la chambre , & demandoit à tout instant s'il n'étoit pas de retour , pourquoi il étoit si long-tems ; elle ajoutoit que s'il n'étoit pas plus prompt , on le chasseroit : mais lorsqu'il revint , & lui rapporta que M. Bellair n'étoit point en Ville , ses transports ne se peuvent décrire. Elle se répandit en termes les plus amers contre lui , contre elle-même , contre le monde entier. A ses fureurs succédèrent des larmes que rien ne pouvoit arrêter.

Elle voulut que je fisse venir le domestique , pour lui demander où étoit allé M. Bellair. Il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Elle le traita mille fois de mal avisé , d'étourdi.... lui ordonna de retourner & de s'informer du moment auquel on attendoit son retour.

A la réponse qui ne la satisfit point , elle tomba dans un fauteuil. « C'en est » fait de moi , dit-elle ; son départ ne » m'apprend que trop qu'il ne veut plus » me revoir ; il m'ôte même jusqu'au » hazard de le rencontrer. Mais je mé- » rite cet abandon , insensée que je suis ! » je me le suis bien attiré ».

Ses plaintes , Sophie , me touchèrent au point que j'en fus presque aussi accablée qu'elle-même. Je ne pus lui persuader d'aller prendre du repos , de s'appaiser : elle me dit que si je ne couchois avec elle , elle ne se mettroit point dans son lit. J'y consentis , & l'assurai que je ferois tout pour la tranquilliser. La nuit

s'est passée sans que nous ayions fermé l'œil ; elle se parloit à elle-même , elle étoit comme enragée. Vers le matin elle s'assoupit , & je saisis cet instant pour envoyer à son insçu vers M. & Madame Fenton.

Ils vinrent sur le champ. Je leur avouai que j'étois réellement persuadée que si M. Bellair ne revenoit , sa rupture avec Lady Lucie auroit une fin malheureuse pour elle ; je leur peignis son état digne de pitié. Je les priai de lui laisser ignorer le parti que j'avois pris de les en informer , bien persuadée que , quel que fut son respect pour ses parens , elle ne souffriroit point leurs avis , ni leurs conseils en cette occasion.

Ils acquiescèrent à ma prière , me remercièrent des soins de mon amitié pour elle , & promirent d'aller à Richemond , si M. Bellair ne revenoit bientôt , pour y conférer avec Milady & le Chevalier Edoward , afin d'engager leur fils à un retour.

Lady Lucie est infiniment mortifiée de sa conduite avec M. Bellair , & s'ils peuvent encore être reconciliés , je crois qu'elle ne le traitera plus comme elle l'a fait par le passé. Mais on aura bien de la peine , je crains , à les rapprocher. Car le lendemain de leur séparation , il renvoya le portrait de Lady , sous enveloppe , sans un mot d'écrit de sa part. Elle en fut excessivement outrée. Lorsqu'on lui remit le paquet , quoiqu'il ne parut point qu'il y eut de Lettre , elle témoigna qu'elle s'y attendoit ; figurez-vous son dépit lorsqu'elle n'en trouva point : « O cieux ! s'écria-t-elle , bondissant à la vue de ce portrait , lui suis-je donc venue si odieuse , qu'il ne puisse supposer mon image ! tout mon espoir est-il donc confondu ? » Un torrent de larmes succéda à ces exclamations ; elle fut par-là heureusement soulagée , car elle étoit presque réduite aux abois. J'avais toujours cru qu'elle l'aimoit vérita-

blement ; mais elle a poussé sa patience à bout , & je crains qu'il n'y ait aujourd'hui des obstacles invincibles à leur bonheur. La voyant dans un état peu éloigné de la frénésie la plus dangereuse , puis-je ne pas faire tous mes efforts pour la calmer , pour la secourir ?

Elle ne veut recevoir personne. Je lui ai parlé de Madame & de M. Fenton ; elle a répondu qu'elle ne pouvoit les voir , ni personne que moi , jusqu'à ce que M. Bellair fût revenu auprès d'elle : car assurément , ajouta-t-elle se réveillant tout-à-coup de sa morne tristesse , il s'attendrira un jour , il aura pitié de moi : il me rendra encore sa tendresse , j'en suis sûre ; il ne sera pas pour toujours inflexible , quoiqu'il le soit trop long-tems. De combien de tourmens ne suis-je pas la proie ? Que l'incertitude & le doue sont des situations bien cruelles ! Non M. Bellair , vous ne ressentirez jamais la moitié des peines que j'endure pour vous.

Ici elle retomba encore dans son premier accablement, & plusieurs heures de suite virent ses pleurs couler. Elle ne peut long-tems durer dans cet état pitoyable ; car elle ne connoît point de repos. Je crois qu'elle auroit moins souffert, si M. Bellair ne fût point parti de Londres. La possibilité de le rencontrer quelque part auroit réveillé son espoir ; elle se seroit flattée de le ramener, comme elle y avoit déjà réussi auparavant ; quoique je ne me rappelle point que jamais leur brouillerie ait été si loin que cette dernière fois.

Je suis dans un étrange mal-aise à son sujet. A quelles extrémités les passions, dont on ne retient pas le frein, ne nous entraînent-elles pas ! Et quels repentirs ne restent point de ces actions, que l'emportement & la violence commettent pour nous !

Notre pauvre Amie est d'une vivacité excessive, & un peu prévenue du

pouvoir de ses appas ; mais de quelle tendresse n'est-elle pas capable pour ceux que son affection a choisis ! Si M. Bellair peut la rendre enfin tout ce qu'il a souhaité la voir devenir , le bonheur l'attend auprès d'elle , (car je connois le fond de son caractère ;) si elle renonce une fois à cette folle ambition de susciter en sa faveur l'admiration générale , d'où certainement sa retenue a été regardée dans le monde comme un peu équivoque. Mais après ce qui s'est passé , voudra-t-il (j'en doute) prendre une entière confiance en elle ?

Adieu , ma chere Sophie , je vous écrirai encore sous peu de jours : cependant mandez-moi ce que vous pensez à l'égard de tous ces fâcheux contre-tems.



LETTER XIV.

De la même à la même.

AYANT été bien de jours en attente , après avoir dépêché à M. Bellair plusieurs exprès qui n'avoient point rapporté de réponse , Madame & M. Fenton se rendirent à Richemond. Étant liés d'amitié avec le Chevalier Edoward , leur visite ne parût nullement étrange.

Ils reçurent l'accueil le plus honnête ; mais ils furent très- affligés d'apprendre que M. Bellair étoit extrêmement malade d'une fièvre qui l'avoit pris en arrivant de Londres. Ce leur fut une occasion bien naturelle de l'aller voir. Ils parlèrent avec circonspection de l'état de Lady Lucie ; ils dirent au Chevalier Edoward qu'elle se repentoit , ils le croyoient sincèrement , de ses petits écarts & de ses procédés avec M. Bellair. Ils

ajoutèrent que s'il consentoit à la revoir , ces Amants seroient satisfaits l'un & l'autre , y ayant tout lieu de croire que la maladie de Lucie n'étoit occasionnée que par le chagrin de leur rupture.

Le Chevalier Édouard répondit que cela pourroit bien être ; mais que comme son Fils avoit expressément recommandé de ne point prononcer en sa présence le nom de Lady Lucie , il useroit de précaution dans un cas d'une telle conséquence , que la tranquillité de son Fils ; & vraisemblablement sa vie , pourroient en dépendre. J'ai toujours eu , continua-t-il , une haute idée des agréments de Lady Lucie , & de ses rares qualités ; si mon Fils a pris des sentimens pour elle , & la recherche , je m'honore d'une telle alliance. Mais comme j'ai toujours voulu laisser mes Enfans libres sur un choix qui les regarde principalement , à l'égard de celles qui doivent devenir la moitié d'eux-mêmes ; je vous prie

LETTER XIV.

De la même à la même.

AYANT été bien de jours en attente , après avoir dépêché à M. Bellair plusieurs exprès qui n'avoient point rapporté de réponse , Madame & M. Fenton se rendirent à Richemond. Étant liés d'amitié avec le Chevalier Edoward , leur visite ne parût nullement étrange.

Ils reçurent l'accueil le plus honnête ; mais ils furent très- affligés d'apprendre que M. Bellair étoit extrêmement malade d'une fièvre qui l'avoit pris en arrivant de Londres. Ce leur fut une occasion bien naturelle de l'aller voir. Ils parlèrent avec circonspection de l'état de Lady Lucie ; ils dirent au Chevalier Edoward qu'elle se repentoit , ils le croyoient sincèrement, de ses petits écarts & de ses procédés avec M. Bellair. Ils

ajoutèrent que s'il consentoit à la revoir , ces Amants seroient satisfaits l'un & l'autre , y ayant tout lieu de croire que la maladie de Lucie n'étoit occasionnée que par le chagrin de leur rupture.

Le Chevalier Édouard répondit que cela pourroit bien être ; mais que comme son Fils avoit expressément recommandé de ne point prononcer en sa présence le nom de Lady Lucie , il useroit de précaution dans un cas d'une telle conséquence , que la tranquillité de son Fils ; & vraisemblablement sa vie , pourroient en dépendre. J'ai toujours eu , continua-t-il , une haute idée des agréments de Lady Lucie , & de ses rares qualités ; si mon Fils a pris des sentimens pour elle , & la recherche , je m'honore d'une telle alliance. Mais comme j'ai toujours voulu laisser mes Enfans libres sur un choix qui les regarde principalement , à l'égard de celles qui doivent devenir la moitié d'eux-mêmes ; je vous prie

de trouver bon que je me récuse de toute sollicitation auprès de mon Fils , en faveur de Lady , dont il connoît sans doute les dispositions & le caractère beaucoup mieux que moi. Je suis très-mortifié de leur mésintelligence ; mais des Amants désunis ne doivent avoir , je pense , qu'eux - mêmes pour Négociateurs de leurs arrangemens , parce que leur façon de sentir ne peut passer ni dans les discours , ni dans les écrits de personne. Si je croyois qu'il fût prudent d'en parler à mon Fils , je lui dirois de laisser au tems faire sa paix. Mais si Lady est réellement fâchée de ses procédés , pendant cette petite altercation , elle n'écouterera pas de nouveaux Courtisans : ne voulant point en recevoir , ni former d'autres liens , elle a une occasion bien favorable de donner des preuves de la vérité de ses sentimens , par une conduite qui les annonce.

Lady Bellair , qui est la plus digne des

Femmes , & la meilleure des Mères , s'étendit beaucoup à cet égard dans les mêmes termes. Madame & M. Fenton voyant qu'il n'y avoit rien à changer dans les réflexions de cette respectable Famille , & qu'elle étoit extrêmement inquiète de la convalescence de M. Bellair , prirent bientôt congé , très-mécontents de leur démarche pour leur nièce.

Pauvre Lady Lucie ! si elle savoit ce que l'on a tenté pour elle , de quelle manière on a été déçu , & l'état affligeant de M. Bellair , il y iroit de sa vie. Elle me fait presque tourner la tête : je vous aurois priée de vouloir bien vous rendre ici , si je n'étois persuadée que votre présence augmenteroit ses douleurs ; car elle répète souvent : « Ah ! » Emilie , si j'avois suivi les conseils de » Sophie , & même les tiens , ma bonne » Amie , tout ceci ne seroit jamais arrivé. Sophie avoit bien raison , je sens » si bien que j'aurois dû me laisser con-

» vaincre par elle ; que je suis honteuse
» de n'avoir pas répondu à sa dernière
» Lettre ! Oh ! Emilie , que vous êtes
» l'une & l'autre bonnes , prudentes ,
» heureuses ! Que je vous serve de le-
» çon , ma Chère ; ne portez pas la dou-
» leur & le désespoir dans le cœur du
» Chevalier Edoward. Voyez ce que me
» coute ma folie , voyez l'amertume du
» repentir que j'en ai. Mais c'est trop
» tard ... trop tard. Auriez-vous le cœur
» assez barbare pour pouvoir envisager
» votre Edward Wallcot dans la situa-
» tion où je suis ? Mais M. Bellair , cet
» Amant que j'ai cru la tendresse même ,
» l'Amour sous une réalité visible... tu le
» vois ... la compassion , la pitié n'en-
» trent point dans son ame inacces-
» ble ... son cœur est un marbre ... au
» moins pour moi . »

Voilà les réflexions que tout le jour
elle roule dans son esprit ; je ne sais que
lui répondre. Si elle ne revoit M. Bel-

lair

,

lait, je crains qu'elle n'en perde l'esprit ; je ne puis gagner sur elle de recevoir une seule visite. Elle ne veut entendre parler ni de son oncle ni de sa tante ; elle dit bien qu'elle a pour eux tous les égards possibles, mais qu'elle ne peut supporter d'autre vue que la mienne.

Il s'ont la bonté de se présenter souvent, & de me faire descendre pour m'entretenir ; (car Lady Lucie ne quitte point son appartement.) Le Chevalier Edouard, je ne sais comment, les a su messe de son côté, & souvent il les accompagne lorsqu'ils viennent me parler. C'étoit en vérité le seul moyen qu'il eût à prendre pour faire sa paix avec moi : car il témoigne prendre tant d'intérêt à mes inquiétudes à l'égal de notre Amis, il est encore si prévenant à tâcher de distraire de dissiprer mon esprit, que je n'ai pas le courage de le gronder ; comment l'échapper d'autrès de moi, quoique je voulusse souvent qu'il n'y fut pas ?

J'ai , en vérité , bien peu de mon tems à retrancher à Lady Lucie , qui est actuellement fort mal . Elle a la fièvre . Les Médecins disent que c'est une crise farale pour elle ; le délire s'est emparé de sa tête . Ils n'ont d'espérance que sur sa jeunesse , & sur la force de son tempérament : il ne faus point fermer ma Lettre . Je suis dans les plus cruels embarras .

Adix heures du soir.

QUEL jour de perplexités douloureuses nous venons de passer ! je dis nous, car Madame & M^e Fenton sont venus dans l'appartement en bas depuis neuf heures du matin ; suivis du Chevalier Edouard : Madame Fenton est montée deux ou trois fois pour envisager notre chère malade, à la faveur de cette espèce d'ancanissement où elle est à l'égard de tout ce qui est autour d'elle ; l'aspect d'une Personne, à qui elle a manqué, étant capable de lui apporter, dans cette conjoncture, un coup trop sensible.

Elle est encore très-mal, quoique nous espérions qu'elle est moins en danger. Ce soir, tandis que j'étois assise près d'elle, elle a saisí ma main, & m'a demandé si M. Bellair n'avoit pas envoyé sauveté de ses nouvelles.

« Il n'est point en ville, vous le savez ; ma chère Lady Lucie, lui ai-je répondu. Ah ! vous me le dites ainsi, a-t-elle repliqué avec un profond soupir ; mais je sais moi qu'il y est ; c'est seulement qu'il est entêté. Il ne veut pas me pardonner. Que j'avois peu songé à le bannir loin de mes yeux ! C'est fort mal d'être entêté, Emilie. »

Je me hâtai de détourner la conversation sur quelque objet moins intéressant. « Cela est-il bien honnête, Emilie, me dit-elle ? Assurément je puis m'en tenir de lui ; vous devez me le permettre, sans en être fâchée, & sans me présenter d'autres sujets de conversations. Ce n'est pas ainsi que je voudrois

Eij

» vous servir... mais vous ne m'en four-
 » nirez jamais l'occasion : vous êtes plus
 » prudente que moi, Emilie ; ah ! que
 » je souhaiterois avoir écouté vos con-
 » seils ! »

C'est par ces continuels reproches à elle-même qu'elle accroît son mal, & qu'elle nourrit le chagrin qui la dévore ; c'est ainsi que peut-être elle aliénera sa raison pour toujours. Je suis cependant bien charmée d'apprendre que M. Bellair est rétabli. Il peut s'apaiser un jour, & tous les deux peuvent encore retrouver leur félicité commune.

Oh ! Sophie, si c'est-là ce qu'on nomme amour ; Bonté céleste ! écartez de moi ses plaisirs & ses peines.



LETTRE XV.

JEAN BELLAIR *Ecuyer*, au Chevalier
CHARLES LUMLEY *Bart.*

J'AI été quinze jours environ détenu chez moi par la fièvre. Je ne vous dirai point à quoi j'ai attribué ma maladie : vous n'avez pas besoin probablement que je vous en instruise ; me voilà cependant convalescent au physique & au moral , graces au ciel ! ma raison & ma santé sont bien rétablis.

Vous me verrez , j'espère , bientôt à Broom-wood : j'ai dessein d'y passer dans mon voyage vers le Nord , ne pouvant me flatter de vous trouver à Londres .

Je n'y ai été que deux jours , mais j'y ai eu une aventure , dont le récit va , je m'assure , vous frapper du plus vif intérêt .

J'eus quelque petite affaire à traiter

E iii

avec mon Avocat , qui loge près le Temple ; ne l'ayant pas trouvé dans le cabinet où il consulte d'ordinaire , je me rendis chez lui , entre les huit & neuf heures du soir. Une domestique se présente , & me dit que M. l'Avocat n'est point dans la maison. Tandis que je m'informois à quelle heure je pourrois l'y rencontrer à peu près , ayant besoin de lui parler avant de partir de Londres , j'entends pousser un cri qui parroit de l'appartement au - dessus , & qui saisit mon attention ; je demande quelle en est la cause. La fille rougit d'abord , & me paroît toute interdite ; mais après avoir hésité quelques momens , elle me dit que sa maîtresse étoit dans des accès , & voulut sur le champ me fermer la porte au nez. Un second cri plus aigu , plus fort que le premier , redoubla & la confusion , & ma curiosité ; je m'arrête sur le pas de la porte , quoiqu'elle tâchât de m'en empêcher , & je monte sans cé-

rémonie au second : à un bruit d'une espece de violence d'efforts & de combat , je comprends bientôt où la scène se passe ; je vais à la porte , & d'un coup de pied je l'enfonce .

Quelle fut ma surprise , Lumley , au spectacle de mon indigne Légiste furieux , effréné , se débattant contre une très-jolie Personne , presque aux abois ? Il la quitte brusquement à ma vue , s'élançe & disparaît . La jeune Lady , épouffée par tant de résistance , (quels hazards venoit de courir sa prudeur) enfin respire , voit son libérateur , & vole à mes pieds , me tendant des mains qui m'imploréent . Ses accents me pénétrèrent , elle implore ma protection ; je la lui promets , & lui demande de quelle manière je pourrai lui être utile .

« En m'arrachant de cette maison , me dit-elle , Monsieur , & en me conduisant dans le lieu d'où l'on m'a arrachée . »

Une chaise de poste se trouva bientôt prête. Je ne sortis qu'un moment, pendant lequel cette belle Suppliante reprend ses forces ; ses beaux cheveux épars sont renoués, toutes ses petites hardes sont mises dans une malle sur la voiture ; je reparois ; nous partons.

Pendant notre voyage elle me raconta son histoire ; jamais il ne fut un son de voix si agréable : comme vous en savez la plus grande partie, je ne vous manderai que le récit de ce qui se passa depuis le tems auquel vous perdistes votre Adélaïde. Ainsi ma première expédition de Chevalier - Errant s'est donc signalée, Charles, par un service en l'honneur de votre petite Françoise, qui parle l'Anglois comme si elle étoit née parmi nous.

« Le Chevalier Charles me plaça chez M. Hollis, me raconta-t-elle : je me plaisois si bien dans cette maison, que je n'avois de regrets que lorsque le

» Chevalier Charles en étoit absent. J'é-
» tois si bien accoutumée à le voir sans
» cesse , depuis la mort de mon Pere ,
» que je souffrois infiniment de l'ab-
» sence de mon Protecteur ; elle me de-
» vint insupportable , je l'avoue , tant
» c'étoit pour moi une consolation de
» lui parler. Mes regrets & mes plaintes
» étoient les accens de la douleur même.
» M. Hollis & sa Femme s'en allarmè-
» rent , & leurs questions ne cessèrent
» plus de m'obséder. Seriez-vous enga-
» gée au Chevalier Charles ? Vos Pa-
» rents & les siens ont-ils scellé votre
» union ? me demandoient-ils. »

« Je leur répondois ingénument que je
» ne comprenois point ce qu'ils me di-
» soient ; que le Chevalier Charles Lum-
» ley vouloit bien prendre soin de moi ,
» qu'il étoit mon Ami , & le seul Homme
» dans le monde que j'eusse estimé : mais
» que je ne savoys point ce que c'étoit
» qu'un Amant , parce que le Chevalier

» ne m'avoit jamais entretenue de sens-
» timens amoureux. »

« Et vous souffrez de telles libertés ,
» s'écria Madame Hollis , de la part
» d'un Homme qui ne doit pas être votre
» mari ? »

« Quelles libertés , Madame , repris-
» je toute surprise ? Je ne sais ce que
» vous voulez dire. »

« Comment , reprit-elle , ne m'avez-
» vous pas appris que , lorsque vous étiez
» malade , il ne quittroit point le chevet
» de votre lit ni jour , ni nuit ? Et à
» présent , toutes les fois qu'il arrive ,
» vous volez au devant de lui sans en rou-
» git ? Vous êtes des heures entières seule
» avec lui , & lorsqu'il part , vous ne
» dissimulez nullement les regrets qu'il
» vous laisse. Que tout cela seroit bien
» peu honnête , si vous n'étiez engagés
» l'un à l'autre ! »

« Peu honnête , repliquai-je ; le Che-
» valier est , comme je vous l'ai déjà

» dit, mon Ami ; il prend soin de moi ;
» c'est à lui seul que mon Pere , au lit
» de la mort , me remit ; il m'a pro-
» tégee , je ne subsiste que par lui ; il
» voudroit dissipet mes ennuis , me con-
» solet de la perte qui m'a affligée ; pen-
» seriez-vous que je pusse avoir un sen-
» timent qui ne fût pas pour lui ? Etre
» ingrate pour un tel Bienfaiteur ? ... »

« Non pas ingrate , me répondit la
» bonne Madame Hollis ; mais cer-
» tainement plus réservée que vous ne
» l'êtes. Si vous vous comportiez ainsi
» avec le Chevalier Charles Lumley en
» présence de ceux qui ne seroient pas
» informés de ce que vous & nous ,
» nous savons , on vous taxeroit d'une
» qualité trop choquante pour en pro-
» noncer le nom , ne devinant point que
» votre conduite est inspirée par la pu-
» reté de vos intentions , & par l'igno-
» rance de nos mœurs. »

« Quelle horreur imprévue ! m'écriai-

» je, effrayée d'une accusation dont je
» n'avois pas la moindre idée ! Vous
» voyez quelle est ma simplicité, & puis-
» que vous êtes si honnête que de croire
» mes intentions pures, comme elles le
» sont en effet, faites-moi la grace de
» me tracer un plan de conduite. Je suis
» une Opheline, pauvre, sans support ;
» mais j'ametois mieux mourir que man-
» quer à la vertu : j'étois dans le plus bas
» âge lorsque le sort me priva de ma
» Mere ; à peine avois - je vu d'autres
» personnes, qu'elle & mon Pere, lors-
» que le Chevalier Charles fut connu &
» de lui & de moi ; le Chevalier Char-
» les ne s'est fait connoître que pour le
» plus digne & le plus aimable des
» Hommes. »

« Tout cela peut être, repliqua-t-elle ;
» je ne fache aucun tort à imputer au
» Chevalier Charles ; bien loin de-là,
» j'en ai la plus haute opinion : mais je
» fais que, comme sa fortune est mé-

» diocre, il ne peut songer prudemment
» à s'établir, sans l'aveu de son grand-
» Pere, qui, je crois, ne consentira ja-
» mais à un mariage que de grands biens
» n'accompagneroient pas, & vous m'a-
» vez assuré, vous & lui, que vous ne
» possédiez point de richesses. »

« Cela est vrai, lui dis-je ; mais il
» ne m'a jamais parlé de mariage, &
» je n'y ai jamais pensé moi-même. »

« J'espère, reprit-elle, qu'il ne s'ou-
» bliera point jusqu'à vous avoir pour
» Maîtresse. »

« Jamais, non, Madame, jamais je
» ne l'écouterai sur le pied d'un infâme. »

« Mais imaginez-vous donc, s'écria-
» t-elle, que d'après les inquiétudes que
» vous faites paroître l'un & l'autre pen-
» dant un léger éloignement, & d'après
» ces sentiments tendres que vous en-
» trez mutuellement, on ne croira
» point qu'il s'est passé de certaines fa-
» miliarités entre vous? »

« Ici elle me fit une très-longue & très-discrete mercuriale sur la façon avec laquelle les jeunes Demoiselles doivent se conduire, & me représenta moi-même vis-à-vis le Chevalier Charles, sous des couleurs si équivoques, que je commençai d'entrevoir des fautes que j'avois commises, pour avoir ignoré ce qui s'observe dans le monde. Après qu'elle eut fini, je lui dis que je ne pourrois jamais ne pas estimer le Chevalier Charles, & même ne le pas préférer à tous les Hommes, mais que je corrigerois tout ce que mes manières pouvoient avoir de répréhensible : je lui demandai ses avis. J'y penserai, me dit-elle ; & se retira.

Le lendemain elle vint me dire qu'il ne s'agissoit plus de rectifier mes sentiments, mais qu'il falloit nous séparer, au moins pour un tems. Le Chevalier a sans doute à se plaindre de quelque changement dans votre conduite, dit-

» elle , & cela est plus capable d'enve-
» nir les choses que de les tourner à
» profit. »

« Seroit-il possible , m'écriai-je ! je
» verrois plutôt la mort que son malheur.
» Voulez-vous consentir , me dit-elle ,
» d'aller passer une ou deux semaines
» chez une de mes sœurs à Londres ?
» Vous y serez entièrement cachée , tan-
» dis que le tems pourra changer quel-
» que chose , ou dans vos fentimens , ou
» dans ses affaires. »

« Je frémis à cette proposition : je
» pressentis combien j'aurois à souffrir
» d'être éloignée du Chevalier Charles ,
» & je craignis de lui causer trop de
» regrets en lui dérobant ma retraite ;
» mais elle insista par tant de raisons
» sur la nécessité de cet expédition qui ,
» disoit-elle , devoit tourner autant à
» l'avantage du Chevalier qu'au mien
» propre , qu'il fallut se résoudre en-
» fin , quoiqu'avec la plus extrême répu-

» gnance , à préparer mon voyage.
» Mais comment décrire de quels
» mouvemens je me sentis agitée aux
» approches de mon départ , de cette
» heure où j'allois fuir loin de tout ce
» que j'aimois , de tout ce que j'e-
» stimois le plus ; loin d'un Homme ,
» le dépositaire de mon existence , que
» mon Pere en mourant lui avoit con-
» fiée ? Je pensai rendre la vie dans
» cette chaise , qui m'emportoit d'une
» maison où il m'avoit crue dans la plus
» grande sûreté : ce ne fut qu'avec bien
» de la peine que je renonçai à mon
» dessein , de lui laisser une lettre qui
» lui expliquât les raisons de ma fuite :
» mais ce projet éprouva tant de con-
» tradiction de la part de Madame Hol-
» lis , & de la part de sa Fille , qu'il me
» fallut l'abandonner , prévoyant bien
» que mon écrit ne lui auroit point été
» rendu.
» Une bonne Femme , connue de Ma-

» dame Hollis, m'accompagna à Londres,
» & me conduisit dans cette maison , où
» assurément le ciel vous a envoyé pour
» ma défense.

» Je fus accueillie avec bonté par Ma-
» dame Brent , sœur de Madame Hollis.
» Elle , & son infâme Epoux , tâchèrent
» de me rendre agréable ma nouvelle si-
» tuation. Mais mon éloignement du
» Chevalier Charles , mes réflexions sur
» la manière précipitée dont je l'avois
» quitté , quoiqu'avec les intentions les
» moins dignes de reproches , me ren-
» doient toutes ces dissipations insipides.
» Je remarquai que M. Brent ne laisseoit
» perdre aucune occasion de rester seul
» avec moi ; il se comportoit avec des
» libertés que ne s'étoit jamais permises
» le Chevalier Charles , & qui m'a-
» roient choquée même de sa part , quel-
» que chet qu'il me soit ; mais je n'a-
» rois pu m'imaginer que cet Homme
» osât jamais me traiter comme il m'a

» traitée aujourd’hui , ou je serois re-
» tournée tout de suite chez Madame
» Hollis ; car je ne languissois pas seu-
» lement de me voir privée du Cheva-
» lier Charles , mais encore de me voir
» loin d’une respectable Famille , qui
» avoit certainement à cœur & ma con-
» duite & ma santé : je n’oserois dire
» qu’on devoit connoître parmi les siens
» l’indignité de ce parent ; mais crai-
» gnant d’être reçue avec des froideurs
» ou d’être grondée de mon retour chez
» M. Hollis , je me fis la violence de
» demeurer chez mes nouveaux hôtes ,
» passant la plus grande partie des jours
» à pleurer , lorsque j’étois vis-à-vis de
» moi-même.

» Ce matin Madame Brent a reçu
» une lettre d’une de ses parentes , à
» quelques milles de Londres , qui vou-
» loit la voir sans délai , étant dange-
» reusement malade. Les affaires du mé-
» nage ne lui ont permis de partir que

» vers les cinq heures : elle se proposoit
» de rester la nuit suivante , si sa pré-
» fense étoit nécessaire ; elle a pris le
» domestique avec elle , son mari l'a
» voulu. Une demi-heure après que sa
» femme a été partie , il est venu dans
» ma chambre , & après quelques com-
» plimens fort communs , il s'est mis à
» me faire des offres considérables , si
» je voulois consentir à aller vivre re-
» tirée dans un appartement. J'ai tout re-
» jeté , comme vous pouvez croire , &
» je lui ai fait sentir combien ses pro-
» positions m'outrageoient , lui signi-
» fiant de sortir sur le champ de ma
» présence. Au lieu de m'obéir , il a
» fermé la porte ; & il en est venu à
» des entreprises si audacieuses , que c'en
» étoit presque fait de moi , lorsqu'heu-
» reusement vous avez paru. Si vous me
» rendez , Monsieur , dans la Famille de
» Madame Hollis , je vous devrai plus
» que si vous m'aviez sauvé la vie. »

Ces paroles terminèrent son discours ; Mais je n'ai pu vous peindre les graces de l'aimable Auteur de cette narration sincère & naïve. Nous parvinmes enfin chez M. Hollis , & je recommandai bien fortement qu'on ne la perdit plus de vue , qu'on ne l'éloignât pas de nouveau ; j'ajoutai que , comme elle avoit été commise à votre garde par la dernière volonté de son Pere , je pensois que c'étoit vous qu'on devoit consulter en tout ce qui la concerneroit.

Elle me renouvela ses remercimens avec des façons les plus bienséantes , lorsque je pris congé d'elle. Je lui ap- pris que je vous verrois. Alors elle me supplia , les larmes aux yeux , de vous bien solliciter à lui pardonner de s'être rendue aux instances de Madame Hol- lis. Je pense que Madame Hollis est bien persuadée de son côté avoir besoin d'être justifiée auprès de vous , quoiqu'il soit sûr que ses intentions étoient honnêtes.

Il faut le croire ; car je crains , tant par rapport à ce qui vous peut échapper à vous même , que par rapport à ce que l'ingénuité de votre tendre Pupille peut faire paroître , je crains que vous ne laissiez voir des sentimens trop vifs aux yeux de ceux qui n'en connoissent pas la source légitime & pure.

Après l'avoir heureusement remise à ses bons Amis , qui marquèrent l'étonnement & l'horreur que leur inspiroit le détestable procédé de M. Brent , (l'admirable Adélaïde a exigé d'eux la promesse de ne jamais révéler cette lâcheté à sa femme ,) je pris le chemin de traverse qui me conduisoit à Broom-wood , où je comptois vous trouver ; mais on me dit que vous étiez encore à Furze-Hall . C'est donc de Londres que ma Lettre vous parviendra . Dans une semaine , ou dans dix jours tout au plus , si je ne vous vois à Londres , j'irai chez M. Martin , pour faire auprès de lui

tous les efforts possibles en faveur des soins convenables qu'il faut prendre de Miss Dingley, qui est en vérité charmante, & digne du sort le plus heureux.

L E T T R E X V I .

Miss PLEYDEL à Miss SOPHIE PLEYDEL.

LORSQUE cette malheureuse tracasserie arriva entre Lady Lucie & M. Bellair, je n'imaginois pas qu'elle dût être d'une si longue durée, ni avoir des suites aussi fâcheuses. Je ne croyois pas en effet qu'il eût été rebuté par ces travers de pur caprice de Lady, jusqu'à la quitter absolument ; ou je pensois qu'elle auroit eu elle-même plus de force d'esprit & de courage à opposer à une séparation de cette espèce. L'absence de M. Bellair, son éloignement, lui ont fait tant d'impression, que je ne fais si elle releva jamais de l'état qui nous défespère.

Cependant sa fièvre n'est plus ; mais elle est si abattue , si défaite , il y a si peu de suite dans tout ce qu'elle fait , que je suis très-allarmée sur son compte. Je voudrois que M. Bellair vît dans quel état la tristesse l'a réduite. Si jamais il l'aima , il en seroit nécessairement touché.

On a dit à Madame Fenton qu'on l'avoit vu parti de Londres dans une chaise de poste , avec une des plus jolies créatures du monde. S'il a pu se fixer aussitôt en faveur d'une autre , son amour pour notre pauvre Annie n'étoit nullement sincère , & ne devoit point persévéter. En sorte que de leur brouilletterie résultera peut-être un bonheur pour elle. C'en eût été certainement un plus grand de ne l'avoit jamais connu. Lorsqu'elle sera en état de soutenir cette nouvelle , je veux la lui raconter ; j'espéro qu'elle en sera soulevée , jusqu'à faire éclater le mépris qu'elle doit à son Inconstant.

J'ai parlé de ce parti au Chevalier

Edoward Wallcot ; il a fait quelques mouvemens de tête , & m'a dit « qu'il » ne sauroit ajouter foi à cette fable qui » calomnie M. Bellair : c'est la maligni- » té , assure-t-il , qui l'a contremise ; » car jamais Homme n'a aimé plus ten- » drement que M. Bellair aimoit Lady » Lucie ; je gagerois que je ne me suis » point trompé , quant aux sentimens » dont il m'a paru animé pour elle . »

Oh ! ces Hommes , Sophie , sont tou- » jours prêts à se soutenir l'un , l'autre , Si j'avois parlé à M. Bellair , je suis sûre qu'il en auroit dit autant en faveur du Chevalier Wallcot .

Voilà ce que je lui ai avancé : il en a paru déconcerté , il a baissé les yeux . « Comme je n'ai jamais voulu , Miss » Pleydel , m'a-t-il dit , justifier mes » propres égaremens , il y a bien de la » cruauté à croire que je puisse prétendre » que quelqu'un en parle plus favorable- » ment que je ne mérite . Je sens mon » erreur

» erreur dans toute son étendue ; mais
» le répentir sincère que j'en ai eu , les
» vifs remords qu'elle m'a courés , &
» les refus même que vous m'avez pro-
» digués , tout me fait espérer que vous
» me verrez enfin d'un œil moins cour-
» roucé . Si j'avois pensé pouvoir rame-
» ner M. Bellair , qui aime , j'en suis
» sûr , passionnément Lady Lucie , j'au-
» rois été le trouver sur le champ . J'ai
» assez souffert , ajouta-t-il avec un sou-
» pir & un regard bien expressif , j'ai
» assez souffert d'une indifférence éprou-
» vée , pour ne pas compatisser aux maux
» d'un autre qui souffriroit la même
» peine . Il n'est rien dont je ne sois ca-
» pable de faire le sacrifice , pour re-
» couvrir les bonnes grâces dont au-
» trefois vous m'avez favorisé ; mais si
» vous êtes assez bonne que de me par-
» donner , jamais je ne me pardonnerai
» moi-même . »

Je ne répondis rien à ce discours ;

II. Part.

F

& je ne voulus point lui remettre les intérêts de mon Amie. Il étoit cependant très-bien de sa part d'offrir ses services, & on ne doit pas oublier de telles avances.

Il fut au désespoir, & soupira de n'être point accepté pour Médiateur entre eux, & de ne pas s'entendre même remercier de sa bonne volonté d'Ami : mais mon esprit étoit trop accablé de réflexions tristes sur la situation douloureuse de Lady Lucie.

J'ai enfin obtenu qu'elle verroît Madame & M. Fenton, mais avec tous leurs raisonnemens, ils ne lui ont point rendu sa tranquillité ; au contraire ils l'ont un peu irritée, en lui parlant de M. Bellair avec une espèce de ressentiment de ce que le Chevalier Edoward son Pere leur avoit dit, se donnant pourtant bien de garde de faire mention de la visite qu'ils lui avoient rendue à Richemond. Elle répète sans cesse " que M. Bellair n'est point

» point blâmable , que sa conduite a tou-
» jours été uniformément droite & no-
» ble. Il l'aimoit , dit-elle , avec autant
» de sincérité que de délicatesse , jusqu'à
» ce qu'elle , par ses propres caprices ,
» l'a poussé à bout ; qu'il est exempt de
» tout reproche , qu'elle est prête à le ju-
» stifier aux yeux de l'univers entier ; que ,
» quelque soit l'excès de sa détresse , elle
» ne peut l'imputer qu'à elle seule ; qu'elle
» seule s'est plongée dans des malheurs
» sans fin ; qu'elle n'attend , n'espère que
» la mort ; que son dernier souffle tarira
» seul la source de ses maux. Lorsque le
» tombeau , M. Bellair , dit-elle souvent
» avec les accens de la douleur même ,
» lorsque le tombeau renfermera mes cen-
» dres , soyez bien assuré que , malgré
» les apparences qui m'accusent , c'est
» mon amour pour vous qui m'y aura
» précipitée , puisque je n'ai pas fçu mé-
» riter le bonheur de vous appartenir ».

Un torrent de pleurs accompagne tou-

F ij

jours ces tristes réflexions. Elle ne prend que peu de nourriture, ou presque point. Elle est si pâle, si maigre, qu'à peine vous - même vous la reconnoîtriez ; elle ne veut absolument voir personne que le Médecin & moi ; quelquefois, mais rarement, Madame & M. Fenton sont admis. Si je pouvois lui persuader de descendre de son appartement, ou pour aller prendre l'air ou pour s'amuser de quelque petit jeu, uniquement pour se distraire, nous aurions lieu d'espérer ; mais toute mon éloquence s'y épouse en vain.

J'ai un double sujet de peine, le Chevalier Edoward Wallcot est ici sans cesse. Quoique je ne sois que rarement dans le rès-de-chaussée, il viendra m'y attendre tous les jours, ne dût-il me voir qu'un quart - d'heure ; & la bienféance ne me permet pas d'être toujours seule avec lui. Lady Lucie n'ayant plus la fièvre, Madame Fenton ne vient pas aussi sou-

vent. Ce Chevalier Edoward n'a point donné dans aucun nouvel écart. Il est assidu auprès de moi, tendre, soumis, & il me jure que je devrois le plaindre. Le croirai-je sur tout cela ? Car à peine y ai-je fait attention. Ma pauvre Lady Lucie m'occupe si entièrement aujourd'hui, que mon cœur, ni mon esprit ne font qu'à elle. En outre, au milieu des circonstances dont nous gémissons, j'ai pris en aversion toute idée d'amour. L'état déplorable où ce Dieu cruel a réduit notre tendre & méconnoissable Amie, me le rend trop terrible, me fait frémir pour moi-même.

Que direz-vous, Sophie, si je vous apprends qu'en dépit de tout le Chevalier Edoward cherche l'heureux moment de faire de moi sa belle conquête ? Vous connoissez ma condescendance & ma facilité, & combien peu une résistance opiniâtre est dans mon caractère ; une pitié naturelle en est le fond, & si les regards

& tout l'extérieur du Chevalier ne sont point imposteurs , il est réellement bien loin d'être heureux. Encore renferme-t-il ses plaintes , mais je vois bien assez son cœur dans la langueur de ses yeux , & dans la gêne de ses soupirs. Il est si attentif à chercher à me plaire , à m'amuser , à dissiper mes tristes idées, que je me surprends quelquefois dans un secret penchant à le plaindre. Si j'étois bien assuré de la vérité du chagrin qui le presse , je crois à présent que je tâcherois de lui faire trouver quelque consolation.

Hier je fus plus touchée de son état, que je ne l'avois jamais été depuis que je le connois. Il ne vint , contre son ordinaire, que vers le soir. J'entrai dans le fallon de compagnie , je le vis couché sur le sopha , pâle , pouvant se relever à peine. Je m'approchai , & il voulu se justifier de n'être pas venu plutôt ; il me dit qu'il s'étoit trouvé si malade , que ce n'avoit été qu'avec effort qu'il s'étoit rendu l'après-dî-

ner, mais qu'il ne lui étoit pas possible de passer un jour sans m'avoir vue. Il me parut en effet si accablé, que je le grondai beaucoup d'être sorti de chez lui; je lui persuadai d'envoyer chercher une chaise-à-porteurs pour aller chez lui se faire soigner. J'ajoutai que j'enverrois scavoir de ses nouvelles de bonne-heure le lendemain matin, & que je voulois qu'il ne songeât plus à sortir, qu'il ne fût entièrement rétabli.

» Je ne puis ne pas souffrir, me dit-il,
» si je ne vous vois; & je ne scais que
» trop que, füssé-je sur le point de mou-
» rir, vous ne vous résoudriez point à
» me faire visite, non pas même avec
» Madame Fenton, pas même à m'écrire
» un mot pour soulager les douleurs
» d'une absence qui sera bien longue, je
» le prévois, & peut-être éternelle. Je vois
» bien que je ne suis pas en état de sor-
» tit de chez moi; mais dans la situation
» qui m'entraîne, continua-t-il en me re-

» gardant avec tendresse, falloit-il ne pas
» venir prendre congé de vous, Miss
» Pleydel? je puis ne plus vous revoir. Je
» sens que je ne vous ai jamais si fort ai-
» mée, quoique mon cœur fut certaine-
» ment bien tout à vous, même lorsque
» ma légèreté me rendit coupable. Le
» tendre intérêt que vous avez montré
» pour votre Amie, vos inquiétudes si
» bien marquées en sa faveur, & cette
» bonté dont toutes vos actions portent
» des empreintes adorables, m'ont enflam-
» mé pour vous d'une passion si vive,
» que, si vous ne m'ordonnez d'espérer
» qu'un jour je posséderai votre cœur,
» tous mes vœux n'imploreront que la
» fin de mes jours.

Il parut si fort épuisé, après avoir prononcé ces mots d'une voix presque éteinte, que j'éprouvai alors un trouble que je ne scaurois vous retracer. Mon mouchoir me servit à dérober toutes les sensations qui venoient se peindre sur

mon visage : elles me trahirent ; d'un clin d'œil il les vit , & prenant amoureuse-
ment ma main : « Aurez-vous enfin quel-
» que pitié de moi , Miss Pleydel , me
» dit-il , & m'accorderez-vous une grâce
» qui sera la dernière que je vous demanderai sans doute ? » Je ne répondis rien ,
Sophie ; je ne pus parler. Mon cœur , at-
tendri déjà par la touchante situation de
Lady Lucie , succomboit alors aux im-
pressions d'une tendre pitié. Je n'avois
plus de forces : nous étions l'un & l'autre
également abattus. « Ma chere Emilie !
» s'écria-t-il , m'attirant doucement vers
» lui , presque sans voix , tant ses forces
» étoient épuisées & ses esprits agités ,
» dites-moi seulement que vous oubliez
» tous mes égaremens passés , & pro-
» mettez-moi votre main , si je viens
» au-dessus de ma maladie : ferois-je
» trop téméraire de prétendre à une
» telle faveur ? De celle-ci , l'amour le
» plus durable peut seul en devenir le

» prix ; mais la mort ne me permettra
» pas peut-être d'en réclamer l'heureux
» effet. »

Voyant que ma bouche restoit close ;
(je ne recouvrois point l'usage de ma
voix, il m'étoit impossible.) « Eh bien !
» continua-t-il , en abandonnant ma
» main , il ne faut pas vous tourmen-
» ter davantage. »

Il s'arrête à ces mots & se renverse
sur le sopha ; il n'en pouvoit plus. La
frayeut me faisit , je sonne pour deman-
der des secours ; mais ils ne furent point
nécessaires , il revint bientôt , & dès que
le domestique fut sorti : « Il faut que je
» me retire , dit-il , que je vous laisse ,
» sans emporter cette promesse qui m'eût
» consolé , ajouta-t-il en soupirant ;
» mais je n'ose la solliciter de vous. Je
» n'ai point mérité tant de bienfaisance
» de votre part. Au moins qu'il me soit
» permis de jurer dans vos mains , (ses
» baifers y imprimeroient toute sa passion)

» que je ne vivrai point sans cette espé-
» rance , quelque éloignée qu'elle soit ,
» de vous voir enfin m'appartenir . »

» Serez-vous satisfait de cette attente
» différée , interrompis-je ? Qui , je le
» ferai , par tout ce que le doux espoir
» amène d'heureux & de consolant ! par
» vous-même qui êtes son objet enchan-
» teur ! »

« Eh bien ! lui dis-je en lui donnant
» ma main , soyez content ; tâchez de
» vous rétablir , je ferai à vous un jour :
» mais à présent souffrez que je ne m'oc-
» cupe que de mon Amie . »

Cette promesse lui causa des trans-
ports à me faire craindre que ma con-
descendance ne lui fût aussi nuisible que
l'auroit pu être un refus absolu. Enfin
j'obtins qu'il se retirât chez lui ; je le
conjurai si souvent de prendre soin de sa
santé & de ses jours , que je crois l'a-
voir bien mis à son aise. Certainement
Sophie il est sincère ; il est sûr qu'il souffre

Le domestique m'informe dans le moment qu'il a eu la nuit la plus tranquille ; mais qu'il n'espère être en état de m'écrire que vers la fin du jour.

Ce pauvre Wallcot est malade ! que j'en ai de peine ! Ne suis-je pas bien malheureuse, ma chère Sophie ? Lady Lucie ne se rétablit point, je crains bien qu'elle ne tombe dans des langueurs d'où rien ne la puisse rappeler. Sa bouche ne s'ouvre que rarement, & ce n'est que pour parler de M. Bellair, que l'on m'apprend être parti de Londres pour tout l'été. Ainsi point de réconciliation.

Nos Médecins, ne sachant à quel remède recourir, ont ordonné à Lucie d'aller prendre l'air à la campagne ; il est sans doute très-salutaire dans cette saison : mais, pour se voir à portée de lui rendre leurs visites (quoiqu'ils n'en écrivent pas plus d'ordonnances pour cela) il lui ont recommandé de se tenir à quelque distance de Londres. Lady Lucie,

comme vous sçavez, peut choisir entre deux belles maisons de campagne, où on la recevra avec plaisir; mais comme elles se trouvent à soixante ou à quatre-vingt milles de Londres, ni l'une ni l'autre, disent-ils, ne lui convient. Madame Fenton doit se donner la peine d'en chercher une bien meublée aussi-tôt que cela se pourra. Donnez-moi de vos nouvelles. Je n'ai jamais tant désiré recevoir de vos Lettres.



LETTRE XVII.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^t,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

QUELLES actions de graces ne vous sont pas dûes , mon admirable Ami , pour les secours que vous avez portés à tems à ma chere Adélaïde ? Que seroit-elle devenue , si vous n'eussiez heureusement entendu ses cris ? Que ne vous dois-je pas pour les bienfaits que vous lui avez rendus , pour cette bonté avec laquelle vous en avez agi envers elle ? Quelle misérable pruderie de la part de Madame Hollis de l'avoir faite partir de chez elle , sous le prétexte frivole d'un danger en idée ! C'est ainsi qu'elle l'a réellement exposée à des périls extrêmes , bien certainement à ceux où sa perte étoit inévitable , si l'heureuse étoile qui vous conduisit à sa défense n'avoit dû lui être aussi propice.

Sans vous , c'en étoit fait d'elle pour toujours. Je crois cependant que la bonne Madame Hollis n'avoit que l'honnêteté en vue. L'innocente Adélaïde lui avoit sans doute découvert , ses sentimens pour moi , d'une manière trop naïve de la part d'une Enfant de son sexe & de son âge ; mais cette conduite n'avoit de source que dans sa délicatesse ; personne n'en eut jamais le sentiment & l'expression comme elle : elle ne se comportoit ainsi que parce qu'elle ignoroit le monde , s'abandonnant à cette ingénuité dont la pente involontaire est en elle le charme le plus vrai qui puisse l'embellir , & que toutes leurs instructions , plaise à la simple nature ! ne lui auront point enlevée. Elle est devenue cependant beaucoup plus réservée & plus timide à mon égard. Je m'aperçois qu'elle est aujourd'hui honteuse de ce dont elle auroit cru devoir se faire un mérite , lorsqu'elle n'avoit pas encore entendu Madame Hollis. Mais je ne con-

noissois personne chez qui mon Orpheline dût être mieux. Peut-être eût-il fallu la prévenir sur bien des choses avant de l'exposer dans le monde. Sa naïveté , dont j'étois enchanté , pouvoit moins plaire à tous. S'il m'avoit été permis de me l'attacher par les liens les plus respectés , je n'aurois pas souffert pour tous les biens du monde qu'elle eût demeuré exposée à perdre ce que j'appellerai cette ignorance aimable & précieuse , qui lui rendoit étrangers & inconnus des usages tyranniques , & qui me laissoit voir jusqu'au moindre repli de son ame. A présent , elle sçait rougir lorsque je la regarde ; tressaillir , si par hazard je touche sa main ; & au lieu d'accourir , de voler à ma rencontre , elle se tient éloignée & m'accueille avec un air de retenue & des yeux qui craignent de s'ouvrir. En dépit de ces changemens en elle , nos entretiens ont toujours quelque chose de tendre. Elle m'a supplié de ne pas lui en

vouloir d'être partie sans m'avoir instruit de ses démarches ; & après s'être un peu remise de cette petite humiliation , elle m'a prié de lui permettre de se former à quelque ouvrage , avec quoi elle pût s'entretenir , sans m'être plus long-temps à charge , sans m'avoir des obligations de plus.

Belle & charmante Fille ! c'est ce que je ne souffrirai jamais , lui répondis-je , en la conjurant de ne plus parler d'occupations & de travail , l'assurant que je m'estimois trop bien récompensé à tous égards de l'honorable confiance dont son Pere m'avoit jugé digne : j'ajoutai que lui ayant donné des preuves que j'étois incapable de me prévaloir de sa situation , j'espérois la convaincre que les soins avec lesquels je veillerois à tout ce qui la peut regarder , ne seroient ni plus gênans pour elle , ni plus onéreux pour moi .

Elle rougit , elle soupira , & me fit

mille remercimens pour mes attentions sur elle ; me demanda mille fois pardon pour le chagrin qu'elle venoit de me causer. Peut-elle m'avoir quelque obligation , mon Ami? N'est-ce pas d'elle que dépend la félicité de ma vie entière ?

Quels transports , lorsque mes yeux la revirent pure comme le matin ! Lorsque je la retrouvai m'aimant comme elle m'avoit aimé ! Seulement elle voulloit me le cacher , ce qu'elle n'avoit jamais fçu faire auparavant : elle y tâchoit; mais ses efforts , qui calomnioient son cœur , rendoient je ne sais quoi de plus piquant encore ; une certaine mal-adresse à tenter ces larcins imposteurs des sentiments si naturels dont elle étoit prévenue en ma faveur , ne faisoit qu'en incliner la source & la faire jaillir avec une pureté plus admirable encore.

Il faut que je m'ouvre enfin , j'y suis déterminé , à M. Martin , sur un sujet dont mon cœur est trop rempli ; ensuite

je pourrai peut-être aller passer quelques jours à la ville. Je ne vois point comment supporter encore une si longue absence , sur-tout à présent qu'Adélaïde n'a plus sa jeune Compagne Miss Hollis , qui s'est rendue pour quelque tems dans la Province , aux ordres de son Pere.

Vous ne vous êtes point expliqué sur ce qui vous regarde ; j'espère donc que vous me donnerez des informations plus amples lorsque je vous verrai. En attendant, adieu, mon Ami... Recevez de nouveau mille & mille remercimens pour les services & les bontés que mon Adélaïde a reçus de vous.



LETTER XVIII.

*Miss PLEYDEL à Miss SOPHIE PLEYDEL.**Action.*

MADAME & M. Fenton nous ont trouvé, ma chère Sœur, la maison qu'il nous falloit, avec un jardin assez beau; &, sur l'avis des Médecins, nous y sommes depuis la semaine dernière.

Avant notre départ de Londres, M. Fenton m'appella en particulier, & me demanda, à la prière du Chevalier Edoward Wallcot, d'aller faire à celui-ci une visite d'un quart-d'heure, en m'assurant que Madame Fenton étoit disposée à m'accompagner, & qu'il ne répondroit pas de l'entièr convalescence du Chevalier, quoiqu'il fût un peu mieux, si je lui refussois le bonheur de le voir.

Je me refusois à cette complaisance, parce que je ne voulois point m'éloigner de Lady Lucie; mais elle se joignit à

son oncle , & j'eus contre moi deux Avo-
cats si zélés , que je ne pus résister à tant
d'autorités & d'éloquence réunis.

Il nous parut très-défait , mais extrê-
mement réjoui de me voir : il m'assura
que , si je voulois lui permettre de de-
mander à son Médecin d'aller prendre
l'air au voisinage du lieu où je serois ,
il releveroit bientôt de sa maladie.

Comme Madame & M. Fenton par-
loient en sa faveur , je me vis presque
obligée d'y consentir : cette indulgence
de ma part lui causa des transports de
joie ; mais comme les Amans sont en
général des êtres plaintifs & jamais sa-
tisfaits , il me pressa encore d'achever
son bonheur : je l'arrêtai , en lui prote-
stant qu'aucun motif ne me feroit aban-
donner Lady Lucie , que sa santé & la
paix de son esprit ne fussent entierement
rétablis , & que je ne la visse à même de
pouvoir se passer de ma présence.

Cette réponse , quoique j'eusse accédé

à sa première demande , fit murmurer beaucoup ; n'importe , quand au second point , je voulus être inflexible. On se quitta pourtant les meilleurs amis du monde , & dans un ou deux jours il se rendra , je crois , dans notre voisinage. Mais , ma Sœur , que vous dirai-je de ma chere Lucie ? Elle est toujours également désespérée. Rien ne peut relever son esprit abattu ; à peine peut-on la distraire un moment. Ses plus intimes connaissances ne peuvent l'approcher. Elle , qui a perdu son Amant pour ne vouloir pas se retirer du sein des sociétés , s'interdit aujourd'hui la vue de tout le monde. Dans quelles monstrueuses contrariétés ne donnons-nous pas , humains inconséquents & bizarres ! Les esprits les mieux faits tombent chaque jour dans des absurdités si frappantes , que je commence à n'avoir plus d'humeur contre personne ; & dans là façon de penser où je suis aujourd'hui , je renoncerois à tout

engagement, si le Chevalier Wallcot n'avoit juré que tout son bonheur est attaché à la promesse qui m'engage à lui. Mais les Hommes font des sermens à propos de tout, J'aurois fait la plus forte gageure que M. Bellair n'auroit jamais quitté Lady Lucie , & vous voyez qu'avec toutes ses qualités si essentielles , lui-même n'est qu'un inconstant. Il y a certainement été déterminé par bien des raisons ; mais s'il eût connu les regrets qu'elle en devoit avoir , s'il l'eût réellement aimée , il n'eût point ainsi précipité sa retraite.

Je suis charmée que vous lui ayez écrit ; cela convenoit de la part d'une Amie comme vous l'êtes , ma chere Sœur ; & quoique votre Lettre ne soit que de condoléance , & pour la plaindre , on en verra naître sans doute l'avantage de vous faire reprendre votre correspondance ; son esprit y trouveroit quelque récréation , & sortiroit peut-être de cette

insensibilité, où l'abandon de son Amant semble l'avoir plongée.

Envain le Lord S... & le Lord L..., le Chevalier George Ross, &c. &c. &c. se présentent à sa porte ; pas un n'est admis. Je crois que personne ne voudra plus dorénavant perdre ses pas.

Lady Bellair & le Chevalier Edward n'ont point rendu la visite qu'ils ont reçue de Madame & de M. Fenton : ceux-ci en sont si piqués, qu'il n'y aura vraisemblablement plus de fréquentation entre eux.

Si Lady Lucie revient de son état, je ne pense pas que nous la revoyions jamais avec tous ces agréments, & cette aimable vivacité que nous lui avons connus. Il y a mille à parier contre un qu'elle ne reviendra point de cette langueur, où ses tendres chagrins l'ont jettée. Elle dit que jamais personne ne fut plus affligée, ne souffrit davantage, & qu'elle donnerait tout ce qu'elle peut prétendre pour l'espérance

l'espérance de ramener M. Bellair à ses premiers sentimens pour elle. Il se peut très-bien qu'aujourd'hui il n'y pense nullement. S'il venoit à en épouser une autre , elle ne survivroit certainement pas à ce revers ; sa raison l'abandonneroit , elle n'est déjà que trop ébranlée ; & cet évenement entraîneroit sa ruine entière. Puisse le ciel voir en pitié ses maux , & les adoucir ! Aimable Infortunée ! je ne saurois , ma Sœur , vous peindre ses souffrances & ses malheurs.



LETTRÉ XIX.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^e,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

LE départ précipité de M. Martin de Broom - wood est cause que je n'ai pu lui ouvrir mon cœur sur l'objet qui le remplit ; mais j'en souffre le délai , sur l'espérance de vous voir , à Londres , comme j'en aurai bientôt l'heureuse occasion. A mon retour je tâcherai de l'adoucir en faveur de ma chere Miss Dingley ; j'y ai déjà employé ma foible éloquence , mais ç'a été en vain. Il est si insensible & si déterminé à cet égard , qu'il ne me paroît pas possible de le faire changer. Il m'a dit clairement que j'étois aussi extravagant & aussi entêté que l'avoit été ma Mere : « Je ne lui pardonnai jamais , continua-t-il , quoiqu'elle fut ma Fille unique , sa désobéissance

» sur un fait aussi important , & cer-
» tainement je ne verrai pas d'un autre
» œil celle que vous me préparez. Ainsi
» si vous ne vous défaites de toutes vos
» pitoyables idées , si vous ne voulez
» enfin épouser Miss Belton , jamais je
» ne vous regarderai. Une Fille née
» d'une Françoise , devenue votre Fem-
» me , n'aura jamais une obole de mon
» bien. »

Je perdis mes efforts à vouloir lui ôter tous ses préjugés contre ma pauvre Adélaïde ; c'est un de ces Hommes qui ne démordent point de leur opinion , bonne ou mauvaise.

Je n'espère point y réussir ; mais je ne puis surmonter ma peine ni paroître joyeux , lorsque mon cœur souffre : il est si naturel d'être chagrin , lorsque des obstacles heurtent nos inclinations ! Pour accroître mes inquiétudes , lorsque j'ai été chez M. Hollis , sa femme m'a dit que Miss Dingley trouvoit une occasion

de s'établir avantageusement , si je vous
lois ne la pas détourner d'un parti qu'on
lui présente , & auquel rien n'est à re-
dire.

Miss a rougi & a pleuré tandis que
Madame Hollis m'a raconté que le Che-
valier Guillaume Richly, qui l'a vue deux
ou trois fois , en étoit absolument épris ;
qu'il lui avoit fait les offres les plus géné-
reux ; qu'il avoit expliqué ses sentimens
en disant qu'il ne faisoit point attention
au rang ni à la fortune , mais que cette
charmant Personne pouvoit seule faire
son bonheur.

« Et qu'a-t-elle répondu ? » lui ai - je
demandé avec un soupir dont je n'ai pas
été le maître.

« J'ai répondu , reprit Adélaïde , que
» je ne saurois l'aimer , & que je pense
» qu'il est affreux de tromper quelqu'un.
» Qu'il setoit honteux de lui donner ma
» main , lorsque je sens que mon cœur
» la lui refuse ; & qu'ainsi je ne puis le

» rendre heureux , ni l'être moi - même
» avec lui. »

« Trop belle Adélaïde ! » me suis-je
écrié dans les transports que m'inspiroit
une si vertueuse simplicité. Mais une ré-
flexion soudaine me fit sentir l'inconsé-
quence de ma conduite , dans une occa-
sion de cette importance.

Puis-je aimer Adélaïde , comme elle
mérite de l'être , l'aimer pour elle-mê-
me , & ne pas desirer de la voir dans
une situation fortunée , sous la prote-
ction d'un Homme d'honneur & riche ,
qui doit la rendre heureuse le reste de
ses jours ? Pour me rendre digne de la
confiance dont m'a honoré le Pere , &
de la reconnaissance de sa Fille , dois-je
entretenir sa tendresse , lorsqu'il n'est
pas en mon pouvoir de lui faire un état
qui réponde à son mérite & à mes sou-
haits ? Ne dois-je pas au contraire lui
persuader d'accepter une offre aussi ho-
norabile & aussi avantageuse ? Une offre

que son Pere eut acceptée avec le plus grand empressement ?

Rempli de ces réflexions , je tâchai malgré mon cœur , & contraignant mes chagrins , de porter Miss Dingley , en qualité de Dépositaire & d'Ami , à écouter les propositions qui lui étoient faites. Je lui dis que , quoique le Chevalier ne fût pas l'objet d'un premier choix , un attachement sincère & respectueux de la part d'un Homme qui n'est point désagréable , fait avec le tems une impression capable de flatter un cœur aussi doux , aussi bon que le sien.

“ Et que deviendrai-je ? ” dit-elle en jettant un prompt regard sur moi , baissant après ses yeux tout-à-coup , & rougissant en même-tems , comme si elle sentoit en avoir trop dit. Je fus frappé d'une question qui s'adressoit si directement à moi. Par-là elle me paroissoit avoir enfin pénétré quels étoient mes sentiments pour elle , & avoir deviné

ceux qui l'animoient elle-même en ma faveur.

Je me rendis maître de ma conte-nance , & je répondis : « Pour assurer » votre bonheur , Miss Dingley , je suis » prêt à faire le sacrifice du mien. »

« Ah ! Chevalier Charles , me dit- » elle , cela est absolument impossible... » N'en parlons plus. »

Vous voyez , mon Ami , quelle est l'âme de cette Enfant adorable ; elle n'est pas moins pure dans tout ce qu'elle est : & cependant plus je l'admire , plus il faut me persuader que nous ne pouvons être unis. Que nous sommes malheureux , mon Ami , l'un & l'autre , d'avoir arrêté nos sentimens sur deux Femmes que nous pouvons posséder le moins ! Mais vous devez convenir que ma situation est plus malheureuse que la vôtre , parce qu'il est plus facile de quitter une Femme dont on a reçu de mauvais traitemens , & dont les procédés nous

ont choqué , que de se séparer d'une Personne à qui rien n'est à reprocher , & dont l'intimité est aussi parfaite que celle de Miss Dingley , qui renonce à la perspective la plus flatteuse , pour m'épargner jusqu'au moindre déplaisir . Pourquoi , pourquoi n'ai-je pas une fortune capable de payer un amour aussi désintéressé !

LETTER XX.

JEAN BELLAIR *Ecuyer* , au *Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

J'AI différé de vous répondre plus long-tems que je n'aurois voulu , mon cher Lumley , attendant toujours quelque occasion de vous être utile .

Si vous venez à la ville un jour de la semaine prochaine dîner à Richmond avec mon Pere , non - seulement vous lui ferez grand plaisir , mais en-

core vous le mettrez à même de vous montrer toute l'estime qu'il a pour vous , à raison de l'amitié que vous avez pour son Fils.

Ne poussez pas plus loin le désintéressement de votre tendresse pour Adélaïde , en la forçant de donner sa main en dépit de son cœur ; attendez des jours plus heureux. Je serai bien avant dans le Nord lorsque vous recevrez ma Lettre.

L E T T R E XXI.

Miss PLEYDEL à Miss SOPHIE PLEYDEL.

Il y a deux mois que nous sommes ici ; nous y serions deux ans , que je n'en espérerois rien de mieux pour Lady Lucie. On n'aperçoit aucun changement dans sa personne & dans son esprit. Elle étoit pâle & maigre , & je crois que tout cela empire chaque jour. Elle néglige encore plus elle-même & tout le

G v

monde. A peine veut-elle sortir de son appartement , ou monter dans sa voiture pour aller prendre l'air , quoique les Médecins lui aient recommandé la promenade & l'exercice , comme les deux seuls remèdes qui puissent la rétablir. D'abord il lui fut ordonné de monter à cheval , mais elle s'y refusa. Lorsque la chaleur est si excessive , qu'on ne peut tenir dans la maison , elle se traîne (car vous savez qu'elle n'est point accoutumée à marcher) dans le jardin sous un berceau ; elle s'y tient assise jusqu'à ce qu'elle rentre dans son appartement , où elle ne goûte pas plus de repos ; je crois qu'elle ne le retrouvera jamais. Elle ne s'amuse d'aucune conversation , à moins que M. Bellair n'en soit le sujet. Son esprit est plus à son aise , dit-elle , lorsque c'est de lui que l'on parle. Jamais un reproche contre lui : c'est elle-même qu'elle blâme , & elle dit hautement qu'elle ne desire sinon qu'il apprenne

un jour combien elle a souffert pour expier ses folies : « Alors , s'écrie-t-elle , » il ne me refusera point des sentimens » de compassion , quoiqu'il soit déterminé à ne jamais me revoir . »

Elle consume la plus grande partie des jours à écrire ce qu'elle appelle *la justification d'elle-même* ; mais ses pleurs coulent pour effacer ce que sa main a écrit. Triste Infortunée ! sa tête n'y est plus.

J'ai voulu l'engager à répondre à votre Lettre , & à renouer le commerce de vos entretiens par écrit. Elle assure que la honte l'en empêche. Je me suis occupée à lui trouver quelque sujet de récréation , & à mettre quelque variété dans sa façon de vivre. Souvent j'ai souhaité que ma Tante voulût bien vous laisser partir , Sophie. Une troisième personne serait ici absolument nécessaire ; car le Chevalier Edoward & moi , nous sommes souvent ensemble , & il est rare

que Lady veuille se trouver avec nous. Toutes les fois qu'elle y est, on diroit qu'elle ne voit, n'entend, ne comprend rien ; elle parle avec elle-même, ou demeure stupide.

Le Chevalier Edoward est extrêmement respectueux & empressé à me plaire ; mais depuis quelque tems, je l'ai si fort gâté à cause de sa maladie, que je crois m'appercevoir que son penchant le porte à l'amour. Je le gronde ; mais cela le rend malade. Ma situation en tout est vraiment désagréable : sans mon extrême amitié pour Lady Lucie, je n'y tiendrois point. Lorsque je compare cependant mon bonheur à ses tourmens, je renferme mes plaintes, & je me réfugie au mal-aise que je ne puis éviter pour le présent.

Après tout, que ce M. Bellair est un homme bien dur ! Certainement il ne l'a jamais aimée, comme il vouloit le persuader. Encore un coup, s'il la voyoit

dans cet état d'abattement & de détresse où elle languit , il en seroit touché , ou personne ne porte un cœur aussi insensible que lui. Les Hommes , Sophie , sont entêtés , opiniâtres , inflexibles , tous , excepté , je pense , le Chevalier Edoward Wallcot : je lui dois cette justice ; il est le plus tendre de tous. Mais ceci n'est-il pas trop fort ? N'y auroit-il pas un milieu à prendre ? Je ne fais comment cela va ; . . . ce Chevalier Edoward . . . Fort bien . . . je commence sérieusement à souhaiter de le pouvoir rendre heureux. Je ne veux pourtant jamais abandonner ma malheureuse Amie.



LETTER XXII.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bart,
à Miss DINGLEY.*

JE suis parti d'auprès de vous avec une précipitation qui a dû vous surprendre, au reçu d'une Lettre de mon Ami ; il s'est montré tel bien véritablement dans le sens le plus exact de cette expression. C'est à lui que je dois, quoiqu'il ne veuille point avoir paru dans cette occasion, une Charge très - agréable, & d'un bon revenu, dans la Maison du Roi. Il me cache le lieu où il est, pour sauver sa délicatesse des effusions de ma reconnaissance. Quelles obligations ne lui ai-je pas ! Les plus essentielles sont par rapport à vous, mon Adélaïde. Les secours qu'il vous a donnés sont un effet bien certain de la Providence qui veille sur l'innocent opprimé.

Je suis dans la nécessité d'être à la ville plus long-tems que je ne croyois , n'ayant point compté y être détenu par les affaires qui m'ont éloigné de vous. C'est pourquoi je vous écris en droiture , sachant bien que vous êtes assez bonne pour vous intéresser à tout ce qui me regarde , & pour vous réjouir de la nouvelle que je vous mande. Un motif plus pressant se joint à mes raisons. Vous vous souvenez avec quelle chaleur j'ai parlé pour le Chevalier Richly , & je n'avois positivement que votre bonheur en vue. Quoique j'aie pu dire en sa faveur , je retracte tout : je ne tâcherai plus de persuader à Miss Dingley de favoriser que des vœux capables de gagner un cœur d'un aussi grand prix que le sien.

Dès que je serai libre , je me rendrai auprès de vous , pour savoir à cet égard quelle est une façon de penser qui m'intéresse aussi essentiellement. En attendant cet heureux moment , & jusqu'au der-

nier de ma vie , je vous supplie de me croire votre très-dévoué , très-fidele serviteur

LETTER XXIII.

LADY LUCIE FENTON à Miss SOPHIE
PLEYDEL.

APRÈS un silence qui a duré si long-
tems , après le revers qui m'accable ,
comment , ma chere Sophie , pouvez-
vous me presser de reprendre la plume ?
La honte , les remords , mille idées
qui bouleversent mon esprit , tout m'a
empêchée de vous ouvrir mon cœur ;
ce cœur déchiré par des tourmens inex-
primables , dont il me falloit attribuer
la cause à moi - même , & que je me
ferois épargné tous , en mettant à pro-
fit les conseils que votre raison & votre
amitié m'avoient si souvent voulu faire
entendre .

Oh ! Sophie ! Sophie ! que ce souvenir a pour moi d'amertumes ! Si je m'étois moins livrée aux folles saillies d'une dissipation insensée , le bonheur me couronneroit aujourd'hui au sein du plus cher & du plus aimable des Hommes... c'est-là... c'est-là ... l'éternel entretien qui me dévore. Oui , la raison n'habitoit plus dans moi ... Jamais je ne me serois comportée ainsi , si , je ne fais quel délire , ne s'étoit emparé de ma foible tête.

Oui , j'ai pu traiter M. Bellair d'une manière que nul Homme bien pensant ne devoit souffrir. J'avoue tous mes torts; je les reconnois , & jamais je ne les dois désavouer. Cependant , lui de son côté , il a porté le ressentiment jusqu'à ne vouloir ni supporter en sa présence mes Gens que je lui envoyoys , ni ouvrir mes Lettres , dans lesquelles il auroit vu le repentir que j'ai des erreurs qui m'ont abusée. Renvoyer mon portrait ! Homme dur & cruel ! Mais je l'outrage ,

ma bonne Amie , je l'outrage , quand je dois l'implorer à genoux ! Il ne m'a jamais offensée , jamais causé le moindre déplaisir. Il s'est toujours montré raisonnable , bon , constant , essentiellement vrai , parfait ; la tendresse la plus pure , l'amour le mieux senti , tels furent ses sentimens sans jamais s'en départir ; jusqu'à ce que moi , malheureuse que j'étois ! infortunée que je suis ! volage , inconséquente , aveugle , égarée.... oh ! Sophie.... ces réflexions aliènent entièrement ma tête ; elles me tuent. Encore s'il me voyoit dans cet état qui m'a si fort rendue différente de moi-même ! peut-être en seroit-il affligé ? Affligé , disois-je ! Non , je ne suis pas digne de l'intéresser. Mais peut-être qu'il ne seroit pas insensible ? Car il est d'un naturel tendre , compatissant ; il est tout ce qu'une Femme pourroit désirer que fût un Homme. Quelle fureur , quelle folie en moi , d'avoir banni un Amant aussi accompli !

Mais non , je n'ai pas voulu le bannir ,
l'éloigner de moi , Sophie. Vous n'imaginez point , j'espère , que je l'aie voulu ; je n'en eus jamais la coupable audace. Que le monde dise ce qu'il voudra ; qu'il dise que je l'aime encore : oui , & plus tendrement que jamais. Chaque souffle de ma vie , tous , jusqu'au dernier , entretiendront le feu de mon amour pour lui. Mais j'attends , j'espère toucher bientôt au terme de cette vie ; car le monde m'importune & me lasse. Et.... quand je mourrai je lui laisserai un gage qui pourra le convaincre que , quoique je me sois quelquefois livrée à de folles vanités , je ne l'ai pourtant jamais perdu de vue. Amant outragé ! il eût été trop cruel pour vous d'être à la fois le jouet du mépris & de l'oubli ! Mais il ne le sera jamais de la part de toute autre Femme. Il est trop aimable , il est trop bon O ciel ! s'il venoit aujourd'hui à en épouser une autre ! quoi !.... je

dois certainement m'y attendre. Mais encore . . . je crois . . . je crois que cet évenement hâtera la fin de mes jours. Eh bien! . . . puisse-t-il! . . . ma dernière heure.... J'en ai besoin. Cependant , Sophie , s'il donne sa main.... Non , ce ne peut être à une Femme qui l'adore ainsi que moi. N'est-il pas bien étrange que moi , qui l'aimai tant , j'aie pu le maltraiter le plus indignement ? Mais tout cela , ma Chère , tout cela n'est que trop vrai.

Je m'épuise à écrire , je m'épuise à penser. Mes idées se troublent , ma tête se confond. Depuis long-tems je ne suis plus à moi. Au moins si j'avois pu l'entrevoir un moment , jè lui aurois dit : « Pourquoi » mon portrait même vous a-t-il offendu? » Mais tout , tout est perdu , hormis l'espérance que j'ai qu'il jouit d'une santé heureuse. Je ne comprends point ce qu'il est devenu ; c'est une chose bien extraordinaire que personne ne m'en apprenne

pas la moindre nouvelle. On dit qu'il est en campagne. Pourquoi me laisse-t-on sans m'en instruire ? Pourquoi ne nous sommes-nous jamais rencontrés ? Que je crains que jamais nous ne nous rencontrions encore dans ce monde où je pleure !

La plume me tombe des mains ; je ne puis la conduire , à moins que vous ne vous sentiez en état de faire passer une de mes Lettres à M. Bellair , & d'obtenir de lui qu'il la lise. Voilà , ma chere Sophie , voilà le grand objet de mon ambition & la source de mes craintes. Mais c'est en vain. Mes plus heureux , mes plus tendres souhaits , tous , tous sont en pure perte. Oh ! Sophie ! quel changement dans votre Amie ! quel changement effroyable ! Jadis les jours les plus riants étoient pour elle ; aujourd'hui la tristesse & les douleurs l'absorbent.

P. S. J'avois quelque chose à vous dire encore , mais j'oublie tout. Je ne me

souviens que de mes malheurs ; je ne pense qu'à celui qui les cause, qu'à celui qui ne s'occupe pas un instant de moi : je ne vaux pas sans doute d'être présente à sa mémoire. Mais , Emilie , votre bonne , votre tendre Sœur , ma chere Sophie , est la meilleure des Amies ; avec quelle douceur , avec quels égards , avec quelle patience elle supporte toutes mes humeurs ! Car je ne suis pas ce que j'étois autrefois. On m'avoit toujours vue d'un caractère facile & enjoué ; je suis devenue brusque & chagrine. Hélas ! quel changement! mais , Emilie toujours égale & douce , en use avec moi sans jamais rien perdre de son affection. Oui M. Bellair autrefois en usa ainsi , jusqu'à ce que je Aliment éternel de ma fureur & de mes transports ! Emilie ne se fût point comportée comme je l'ai fait. Mais s'il l'avoit épousée , comment le Chevalier Edoward Wallcot auroit-il soutenu ce délaissement ? Une fois il a été

volage , &c , vous le voyez , il est pardonné. Ah ! M. Bellair , si vous eussiez eu cette générosité ! Mais je n'ai nul droit d'espérer un tel excès d'indulgence.

LETTRE XXIV.

Miss SOPHIE PLEYDEL à Miss PLEYDEL.

QUEL désordre , ma Sœur , a pu dicter la Lettre que je viens de recevoir de notre jadis charmante Amie ? Pauvre Lady Lucie ! que je serois heureuse , si les larmes dont je l'ai trempée avoient pu devenir un soulagement à vos peines !

Je voudrois de tout mon cœur que M. Bellair fût ici pour la lire. Si l'humanité n'est pas entierement effacée de son cœur , cette seule lecture auroit immuablement produit en lui les sentiments les plus capables de le porter à la tendresse & à la pitié. J'ai souhaité plus d'une fois pouvoir les lui inspirer ces sentiments ;

mais je pensois ensuite que je ne devois pas rabaisser ainsi notre Amie. Je crois sentir une certaine dignité, avec quoi elle supporte ses souffrances. Tandis que ses maux excitent ma pitié & augmentent mon attachement pour elle, ils l'élèvent dans mon estime. Je la redemande toute elle-même au ciel avec ferveur ; qu'il nous la rende, & que M. Bellair, cet Amant si cheri, devienne enfin sensible à l'excès de son repentir ; repentir bien sincère sans doute ; l'impression ne s'en effacera jamais.

Je suis affectée tout comme vous, ma chere Emilie : votre amitié pour notre chere Lady Lucie vous fait bien vivement sentir ses peines, & je les ressens avec vous. Mais je ne puis aller partager de près ses chagrins ; la santé de ma Tante est si chancelante, que je ne dois point songer à la quitter.

Prenez garde quant au Chevalier Edoward, mon Enfant : souvenez-vous qu'une

qu'une fois il fût inconstant ; il peut l'être encore. Gardez-vous , mon Emilie , de lui fournir des motifs de le devenir encore. Mais pourquoi voudrois-je vous inspirer cette prudence ? Ma sage Sœur n'en a pas besoin. C'est mon attachement sans cesse appliqué à votre bonheur , qui ne me permet pas d'oublier la moindre des choses qui puisse vous le conserver sans altération. C'est votre humanité qui vous porte naturellement à procurer le bien-aise des autres , de préférence au vôtre même.

Je vous dirai qu'il me survient aussi un sujet d'inquiétude & d'embarras : c'est de là part de M. Evelyn , qui me presse d'accepter l'offre de ses vœux , quoique son Pere , qui a pris des engagements pour lui envers une jeune Pupille sous sa tutelle , encore enfant lorsque son fils alla voyager , ne prétende point le voir manquer à sa promesse.

Je sens très-bien ce qu'il doit valoir à

II. Part.

H

mes yeux ; mais je ne voudrois point le porter à manquer à cet engagement , quoiqu'il me confesse qu'il n'a jamais eu intention de le tenir , à cause de la trop grande jeunesse de celle qu'on lui destinoit : mais c'est une excuse trop frivole.

Quel sujet de désespoir que ni le Lord S . . . , ni le Chevalier George Ross , autrefois les Courtisans assidus de notre Amie , ne puissent suppléer la perte de M. Bellair ! Puisqu'elle les a jugés dignes de lui faire leur cour , pourquoi ne pas leur permettre de tâcher de lui plaire encore ? Vous m'avez parlé très-avantageusement du Lord S . . . ; ne pourriez-vous pas , par quelque stratagème , le rapprocher d'elle ? Peut-être que le plaisir de s'entendre admirer (plaisir qui n'a servi qu'à détruire la paix & le bonheur de ses jours) pourroit lui rendre l'un & l'autre ; car elle auroit soin sans doute de ne plus porter les choses aussi loin. La fréquentation d'un Homme aimable ,

qui l'aime réellement, seroit peut-être capable avec le tems de chasser de l'esprit de Lucie ce sombre nuage de réflexions accablantes qui la tuent, & d'en bannir la trop désolante idée de M. Bellair fugitif. Je ne sais comment vous pourriez faire réussir ce projet ; mais je crois qu'on deyroit tout tenter, plutôt que d'attendre plus long-tems, & de voir ainsi sans ressource une Personne pourvue de tant d'agrémens, se perdre pour elle-même, pour ses amis & pour de monde entier, auoy nō nœil et n'oreille
si avalest li mab xneiseng armes et
li corfusin est ab offaldon al 23 brisagib
et nivis ab ciputte agem li up rib a'm
et sup , obysaldo est ab nouibus artes et
fop et ab noisement moulmeint zizot et
telle mort , perditione et ces châlagions la
redit avons em et loupel usq , ristell
supermis et aicteqles sup es ab aleh-nu
nabz qd qd pour vous qd qd
Qui sovit auy sup es qmipel zeb ouk

Hij

L E T T R E X X V.

Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^t,

à JEAN BELLAIR Ecuyer.

Les moyens que vous avez employés si adroitemment pour vous dérober aux justes épanchemens de ma gratitude envers vous , vous ont si bien réussi , que ce n'a été que par le bon office du Chevalier Edward Bellair , que j'ai pu découvrir le lieu où vous êtes ; avec un de ces sourires gracieux dont il relève la dignité & la noblesse de ses manières , il m'a dit qu'il me permettroit de deviner , à cette condition seule observée , que je ne ferois nullement mention de ce qui s'étoit passé de cet évenement , mon cher Bellair , par lequel je me trouve si bien au-delà de ce que j'espérois. Je manque d'expressions pour vous découvrir l'étendue des sentimens que vous m'avez inf-

pirés. Mais, ma belle Adélaïde, dont vous avez deux fois fait le bonheur, c'est elle, mon cher Ami, qui vous rendra mes remercimens, & qui saura sans doute dignement nous acquitter dans une circonstance aussi honorable pour vous, aussi intéressante pour moi.

Le procédé noble & généreux que j'éprouve de votre part me mettra dans le cas de la posséder elle-même pour toujours : elle veut encore différer mon bonheur, parce qu'elle espère qu'avec le tems on pourra amener M. Martin à consentir à notre mariage. Ne se flattent-elle pas en vain ? Que j'en ai de crain tes ! J'ai promis, par complaisance pour elle, de tâcher d'obtenir ce consentement ; mais votre inapréciable amitié m'a mis en état aujourd'hui de pourvoir à ses besoins d'une manière digne de sa naissance. C'est elle, c'est vous qui nous rendez les plus heureux des mortels !

Comme je me suis si fort resserré mal-

H ij

gré moi sur un sujet qui exige l'effusion de ma reconnoissance entière, j'attends que vous me fassiez le plaisir de me répondre tout de suite, & celui de renouveler une correspondance dont j'ai retiré tant & de si doux avantages, & dont j'ai si fort regretté l'interruption insupportable pour moi.

L E T T R E XXVI.

Miss PLEYDEL à Miss SOPHIE PLEYDEL.
NO T R E état, notre aspect n'ont pas changé ; tels nous étions, tels précisément nous sommes. Encore Lady Lucie a, je crois, quelques intervalles de repos ; mais ces moments sont courts. Elle retombe bientôt dans ses ennuis renais- sants. J'ai voulu hazarder votre conseil d'introduire auprès d'elle un nouvel Amant ; mais tous ceux qui se sont présentés ont été refusés si souvent, qu'ils nous ont en-

fin abandonnées à nous-mêmes. J'ai employé quelqu'un de ces stratagèmes que vous avez imaginés pour ravoit l'un ou l'autre des anciens Courtisans ; mais l'embarras de conduire cette sorte d'intrigue, pour laquelle vous m'avouerez qu'il faut une grande délicatesse dans le tact, la peur de quelque mal-adresse ne m'ont pas permis de trouver encore un dénouement heureux.

Le Chevalier Edoward, qui observe jusqu'au moindre mouvement de mes yeux, m'a demandé tous les jours la cause de cette nouvelle inquiétude. Il m'a enfin si vivement pressée, si affectueusement sollicitée de lui en révéler le sujet, que j'ai songé que si je lui en livrois le secret, il pourroit très-bien nous servir. Je n'ai donc plus combattu ; il approuve notre projet, & il s'est engagé de tout ce qui sera en son pouvoir : mais comme cela ne se pouvoit exécuter sur le champ, une semaine entière

s'est écoulée avant qu'il ait trouvé l'occasion de parler au Lord S . . . Je m'étois expliquée en assurant que je n'admettrois qu'un homme convenable , qu'un homme que je croirois avoir été du goût de Lady Lucie.

Dans la conversation que j'ai eue avec ce jeune Seigneur , il m'a protesté qu'il se croiroit le plus heureux des hommes , s'il pouvoit se rendre agréable aux yeux de Lady. La seconde difficulté étoit de le présenter dans la maison , sans choquer par-là notre bonne Amie. Comme elle vouloit bien que le Chevalier Edoward me fit visite , celui-ci proposa que le Lord S . . . seroit introduit comme par hazard , pour venir lui parler à lui-même. Ce fut sur ce prétexte que le Lord vint deux ou trois jours de suite. Après le dîner elle entra un jour dans notre appartement & l'y trouva. Elle fut d'abord très-surprise , elle n'y fit pas beaucoup d'attention après , quoique ce Seigneur

lui offrit à différentes reprises ses respects avec tous les égards les plus honnêtes & le mieux marqués. Sans lui répondre , elle jerra un coup d'œil sur nous , comme si elle eût été fâchée , sortit & ne reparut plus. Depuis il vient souvent. La dernière fois elle me prit à part & me demanda le motif des visites du Lord ; elle me jura que s'il se présenteroit encore , elle lui signifieroit qu'on n'eût plus à le revoir chez elle.

J'aurois cru , ainsi que vous , qu'étant délaissée par M. Bellair , elle auroit voulu en écouter un autre , quoiqu'elle eût préféré le premier ; mais je pense aujourd'hui que rien ne peut ébranler ses sentiments , & qu'elle portera sa persévérance jusqu'au tombeau. A présent elle décline chaque jour , & se refuse à toute espece de distractions.

Après avoir enfin congédié le Lord S... , elle a fait venir un Notaire & lui a fait faire son testament. Lorsqu'elle

L'eût arrangé suivant ses intentions ; elle vint dans ma chambre & me dit qu'elle destinoit la moitié de ses biens à M. Bellair , & que le reste (quelques legs prélevés) elle le partageoit entre vous & moi ! Je ne pus lui répondre une parole ; je ne fis que pleurer tout le jour ; & lorsque le Chevalier Edouard vouloit arrêter mes pleurs : « Oui , disoit-elle , » Emilie se tourmente sur ce qui seul » me console. Mais , continuoit-elle en » soupirant , son bon cœur a des pressens- » timens droits & justes ; M. Bellair » s'affligera peut-être quand je ne serai » plus. »

C'est ainsi qu'elle précipite sa fin ; & ce chagrin que rien ne peut adoucir , tranchera bientôt la douloureuse trame de ses jours infirmes.

On apprend que M. Bellair voyage devers l'Écosse. Que j'ai désiré qu'il vit Lucie dans le triste état où il l'a réduite ! peut-être n'en seroit-il pas touché ; mais

ce seroit être d'une insensibilité à faire horreur.

Le déplorable état de Lady Lucie doit être une grande leçon pour tout son sexe , & lui apprendre de ne pas jouer avec trop de légéreté des hommes , dont on sent que peut dépendre la félicité de notre destinée.

LETTER XXVII.

JEAN BELLAIR *Ecuyer*, au Chevalier
CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

J'AI assez bien passé mon tems dans mes voyages ; & si j'avois un peu plus séjourné parmi les belles Femmes que j'ai rencontrées , peut-être me serois-je fixé auprès de quelqu'une d'entre-elles. Mais le souvenir des traitemens de Lady Lucie me garantira pour toujours , je l'espère , de tout engagement sérieux avec son sexe volage; vous sçavez que je n'ai jamais am-

Hvj

bitionné le beau titre d'Homme galant.

Si je n'avois effuyé la disgrâce que j'ai si récemment éprouvée , il est assez probable que je ne vous aurois pas sitôt mandé la nouvelle de mon retour à Londres : je ne m'y rendrai pourtant pas encore ; je me propose différens petits séjours sur ma route.

N'allez pas croire que celle dont je me suis séparé , conserve encore sur moi un ascendant capable de me faire donner dans un nouveau piège de sa part ; je ne prétends plus la revoir ; non jamais , à moins que le hazard ne nous fasse rencontrer dans les sociétés. Je n'ai eu aucune nouvelle sur son compte , d'après la prière que j'avois faite à toutes mes connoissances de ne m'en rien marquer , afin de l'oublier plus facilement. Peut-être souriez-vous actuellement ; peut-être me direz-vous qu'elle n'est point entièrement effacée de mon esprit.

Je me souviens , il est vrai , de ce qui

s'est passé entre elle & moi ; mais tout cela ne me fait plus la moindre impression , au moins elle diminue tous les jours ; & si jamais le hazard ne l'offre à mes yeux , elle sera bientôt entièrement chassée de mon esprit.

Que j'admire votre Adélaïde ! sa patience & sa fidélité la mettent , à mon avis , au-dessus de la plupart de son sexe. Ne soyez nullement jaloux de ce que j'en parle avec ce petit enthousiasme ; car fût-elle libre , mon cher Lumley , je n'en ferois point l'objet d'une passion : je la vois avec plaisir , comme la Femme de mon Ami , & je ne souhaite son bonheur qu'en cette qualité. Pour ce qui me regarde , je commence à croire qu'il n'est point de femme qui puisse assez sur moi pour me rendre isolé & solitaire , comme j'ai voulu l'être. J'ai autrefois pensé que le mariage bien assorti pouvoit procurer une félicité parfaite. Mais que ma façon de penser est aujourd'hui différente ! Puis-

fiez-vous , mon Ami , jouir de ce bonheur que je crains bien ne jamais goûter qu'en idée !

LETTER XXVIII.

Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bart^t,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.

MONSIEUR Martin vous prodigue sans mesure , mon cher Ami , les louanges que vous méritez : il semble cependant être un peu fâché que je ne sois plus aussi dépendant de lui que je l'étois. Je ne puis consentir à un mariage qui me rendroit immanquablement malheureux ; mais je m'acquitte de tous les respects & de tous les égards que je dois à mon grand-Pere ; je lui donne tout le tems que je puis prendre sur les devoirs de ma Charge ; je me suis dérobé seulement pour aller voir de tems en tems ma chere Orpheline , à qui j'ai osé faire l'histoire de votre inclination & de l'ingratitude de celle qui en fut

l'objet. Adélaïde a levé d'étonnement les yeux & les mains vers le ciel , & m'a dit que nul homme ne mérita jamais mieux que mon Ami d'être parfaitement heureux.

Cette aimable Enfant , graces au ciel ! ne connoît nullement l'art d'en imposer : elle laisse cette science funeste à son sexe , & j'espère qu'elle ne l'apprendra jamais.

Mon grand-Pere ne m'a point parlé la dernière fois de Miss Belton ; c'est pourquoi je pense que ce n'étoit qu'une menace qu'il m'avoit faite à son sujet , pour hâter l'effet de ma complaisance à me rendre à ses vues.

Miss Dingley a refusé absolument le Chevalier Richly , & quoique tous ceux qui la voient l'admirent , sa retenue la fait respecter de tous.

Je sais charmé que vous pensiez que nous devons temporiser un peu dans l'attente du consentement de mon grand-Pere à notre union , quoique vous soyez

assuré que je souffre de voir mon bonheur différé : mais quand on aime aussi sincèrement que je fais , que n'obtient pas une Femme sur un cœur comme le mien ?

LETTRE XXIX.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier
CHARLES LUMLEY Bart.*

J'AI eu une rencontre bien imprévue , mon cher Charles ; elle a porté une atteinte très-considérable à la tranquillité dont je commençois à jouir : mais il faut vous en raconter les particularités bien frappantes.

Sur mon chemin vers Londres je voulus prendre un détour & aller à Richmond chez mon Pere , quoique ma Mere & lui fussent alors dans la Province de W.... Mon dessein étoit d'y rester deux ou trois jours avant de me rendre à la

capitale. Ce fut avant-hier ; je voya-
geois sur mes chevaux.

Je passai sur le pont de . . . pour pren-
dre la nouvelle route ; je fus frappé de
l'aspect agréable d'un jardin appartenant
à une petite maison tout auprès.

Je descendis , & j'avançai quelques
pas pour me rapprocher le coup-d'œil de
ce parterre , qui me parut dessiné avec
un goût admirable. Un cri perçant m'ar-
rête : je me retourne ; c'est la voix d'une
Femme. J'en apperçois deux derrière
moi qui sortoient de la jolie maison.
L'une d'elles , prête à tomber , me parut
soutenue à peine par l'autre.

Je vole à leur secours. Peignez-vous ,
s'il est possible , l'étonnement dont je fus
frappé , lorsque je vis Lady Lucie éva-
nouie dans les bras de Miss Pleydel ,
mais si excessivement changée , que si
mon cœur ne lui eût été autrefois atta-
ché , si ses traits trop séduisans n'eussent
été encore aussi profondément gravés dans

mon amie , je ne l'aurois jamais pu reconnoître.

Lorsque j'approchai , Miss Pleydel ; en qui paroisoient des sentimens profonds de douleur & d'inquiétude , me dit : « Oh , M. Bellair ! que j'ai de satisfaction de vous voir ! considérez quels maux votre absence a entraînés ! votre présence inattendue , quoique désirée depuis si long-tems , & avec une impatience si vive , est d'une épreuve trop forte pour les sens affoiblis de ma triste Amie. Elle en est accablé . »

Je ne pus rien répondre , mon cher Lumley ; mon cœur trop plein ne pouvoit s'épancher : mais je soulageai Miss Pleydel de son fardeau ; j'emportai Lady Lucie dans mes bras , sur un des sièges qui se trouva heureusement fort près dans le jardin ; & bientôt les soins d'Emilie & les miens la rappellèrent de son évanouissement. Mais comment pourrois-je vous peindre sa couleur pâle &

livide ; ses yeux éteints , égarés , ses mains , ses bras amaigris , ses souffrances affreusement imprimées sur tous ses traits , tout son être enfin , que ma présence venoit comme de tirer du néant , & de montrer un instant à la joie ? Un moment le plaisir vint lui sourire , mes mains la pressent , & c'est une douce émotion qui passe jusqu'à son cœur ; elle me le témoigna en me disant d'une voix languissante : « Oh , Monsieur Bellair ! » êtes-vous revenu m'arracher au désespoir ? Quelle excellente de caractère ! » quel excès de bonté ! mais vous , vous avez toujours été bon... & moi , la plus indigne. Je prétends vous faire les réparations les plus étendues. Je vous ai outragé , Monsieur Bellair , très-durement outragé : mais je crois , continua-t-elle en portant la main à sa tête , que tout n'alloit pas bien ici. » Je ne saurois jamais vous retracer quel air l'animoit , ni ce qu'elle pa-

roissoit être , ni ce qu'elle disoit , ni quelle contenance j'avois moi-même , qui venois d'être saisi d'un si grand étonnement. Jamais de ma vie je n'eus si peu de présence d'esprit. J'ignorois absolument qu'elle dût se trouver dans ce canton , qu'elle fût malade ; car depuis notre séparation , j'avois évité de parler d'elle , j'avois rejetté d'entendre quoi que ce fût sur son compte : quelques rapports cependant m'avoient appris qu'elle avoit été indisposée à Londres , aussi-tôt que j'en fus parti. Je n'en fus pas surpris , m'imaginant très-bien que son orgueil blessé , lorsqu'elle se vit abandonnée , auroit pu lui causer quelque mal - aise dans les premiers instants. Mais , ô ciel ! je n'aurois jamais pu m'imaginer que par rapport à moi , elle eût été réduite à une telle situation.

Lorsqu'elle eut cessé de parler , je lui demandai comment elle se trouvoit actuellement. « Très - bien , s'écria-t-elle

en me regardant avec tendresse, mais avec un air si effaré, que j'en étois interdit. « Tout-à-fait bien. Je ne puis être autrement, car je vous vois; mais vous avez été si long-tems absent! j'ai cru mourir avant votre retour: je ne vous avois pourtant pas oublié, M. Bellair. » Vous entendez ce que je veux dire, n'est-ce pas, Emilie? continua-t-elle en parlant à l'oreille à Miss Pleydel. « Seulement je ne vous laisserai pas mon portrait, parce que vous me l'avez rendu. Voilà, voilà ce qui m'a déchiré le cœur, ajouta-t-elle en soupirant. » Vous ne le feriez pourtant pas aujourd'hui, j'en suis sûre: vous auriez pitié de moi, vous auriez toute sorte de bons sentimens en ma faveur; car j'ai souffert grandement, c'est la vérité. »

Ses regards, ses discours, & ses soupirs, en dépit de ses charmes effacés, s'échappoient souvent du fond de son ame, déchiroient, & faisoient saigner

mon cœur ; je fus obligé de lui dérober les pleurs qui trempoient mes paupières.

Je voulus partir , mais je ne pouvois obtenir la permission de m'éloigner. J'aurais donné tout au monde , que le hazard ne m'eût pas amené dans ce lieu , ou qu'il n'eût pas été dans notre destinée de nous retrouver d'une manière aussi soudaine , aussi imprévue.

Pour la reconduire chez elle , j'aiddai à Miss Pleydel , qui me dit qu'elles avoient resté pendant quatre mois vis-à-vis d'elles-mêmes , & qu'elle n'avoit pu encore jusqu'à ce moment persuader à Lady d'aller au-delà de son jardin.

Lady Lucie ne paroifsoit point faire aucune attention à ce que nous disions , mais elle nous interrompoit de tems en tems par des tressaillemens & par des questions subites. Après avoir été une demi - heure dans son appartement , elle devint un peu plus tranquille ; elle se

laissa aller à une espece de douce mélancolie , qui nous présageoit sans doute qu'elle alloit reprendre la jouissance de ses sens appasés.

Je lui parlai fort peu : je ne fais quoi retenoit ma langue captive. Dès qu'elle me parut un peu revenue , je me levai dans l'intention de partir. Tout le tems que j'avois été près d'elle , elle avoit observé les moindres mouvemens que je faisois , craignant de me voir prendre congé ; & lorsqu'elle vit qu'en effet je m'en allois , elle me faisit par mon habit , & avec un air , & des manières qui sembloient m'implorer : « Restez un moment encore , s'écria-t-elle ; écoutez moi. »

Elle s'arrêta , comme si elle n'eût pu en dire davantage : alors éllevant ses beaux yeux , en proie au désespoir , à des perplexités diverses , à la tendresse , au chagrin , son air retracoit avec force tous ces différens mouvemens de son

cœur , elle tombe sur ses genoux . « Ecoutez-moi , Monsieur Bellair , me dit-elle alors . Je me suis bien mal comportée envers vous Encore , oui encore ; oh ! pour un moment , écoutez-moi . »

« Je ne puis rien écouter , tant que vous serez dans cette posture : (je la pris dans mes bras ;) Asséyez-vous , lui dis-je ; calmez-vous , & je vais être tout attention pour vous . »

Je la fis asseoir sur son sopha , & me plaçai près d'elle .

« Voulez-vous m'entendre ? Le voulez-vous , s'écria-t-elle avec transport ? Quel excès de bonté vous portez dans vous , Monsieur Bellair ! oui , vous êtes la douceur même ... Et moi , que suis-je ? N'importe , il faut que je vous ouvre le fond de mon cœur . Si vous ne m'aimez plus , si tout ce que j'ai souffert ne vous peut émouvoir ; ... eh bien ! accordez-moi une grâce : bien plus ,

„ plus , vous le devez , il faut me l'accorder. Y consentez-vous , Monsieur Bellair ? „ continua-t-elle avec le ton le plus tendre & le plus suppliant.

“ Dites-moi ce que vous me demandez , Lady Lucie , je vous l'accorde , ou cela ne sera point en mon pouvoir .”

“ Je le crois , repliqua-t-elle. Mais je ne pense plus comme j'ai pensé ; excepté sur un sujet qui ne cesse de m'occuper. Vous le dirai-je ? ... Eh bien donc ! si vous ne voulez point , si vous ne pouvez avoir de l'amour pour moi , (me dit-elle en détournant son visage à demi-honteuse) pour toujours soyez mon Ami ; quoique je me sois comportée avec bien peu de prudence , je n'ai pourtant point oublié la sagesse au point d'être indigne de votre amitié ; & si vous le jugez ainsi , vous devez me voir de tems en tems , venir converser avec moi , & m'ap-

II. Part.

» porter vos bons conseils. Y consentez-
» vous ? Ne me refusez pas ; venez me
» voir de tems en tems : faites , venez
» souvent , Monsieur Bellair , conti-
» nuoit-elle en me saisissant les mains
» avec vivacité ; promettez-le moi seu-
» lement Vous ne vous en irez
» point que vous ne me l'ayez promis....
» Si vous en donnez votre parole , vous
» la tiendrez , j'en suis sûre. Y consent-
» il , Emilie ? » ajouta-t-elle en regar-
» dant d'abord Miss Pleydel , & portant
ensuite tout-à-coup sur moi ses yeux ,
qu'elle y fixa , de peur que je ne vou-
lusse m'échapper , quoiqu'elle retint en-
core ma main.

Miss Pleydel , qui sembloit mêler sa
priète à celle de Lucie , vivement affe-
ctée en sa faveur , jeta sur moi un
regard expressif , comme pour me de-
mander de ne la pas refuser : je me
rendis de bonne grace , & je lui assurai
que je viendrois la voir , que je vien-
drois souvent chez elle.

« Oh ! que ce soit demain , dit - elle
» avec une sorte d'empörtement , je ne
» puis passer un jour entier sans vous
» voir. »

« Remettez-vous donc , ma chere
» Lady Lucie , dit Miss Pleydel ; j'ose
» répondre pour M. Bellair , & me
» rendre sa caution . »

« Vous répondez pour lui , reprit Lu-
» cie en remuant la tête ? Vous m'aviez
» assurée déjà qu'il ne me quitteroit ja-
» mais ; il a fait le contraire pourtant.
» Je ne méritois pas qu'il m'abandon-
» nât , & il s'en alla. Comment pou-
» vez-vous répondre de lui ? Non , non ,
» non . . . Mais s'il nous dit seulement
» qu'il viendra demain , je fais qu'il le
» fera , à moins de mort. Qu'il vive !
» qu'il soit heureux ! c'est le vœu le plus
» ardent que je forme , l'objet , le prix
» de tous mes vœux ? »

Ces dernières paroles , elle les pro-
nonça avec une énergie , un ton qui

pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je me vis absolument forcé de partir d'abord après, pour ne point découvrir les sentimens dont j'avois résolu de me rendre le maître. Je retirai donc précipitamment ma main, mais après avoir tendrement serré la sienne ; je m'engageai de revenir le lendemain.

Je sortis le plus vite qu'il me fut possible : mais, oh Lumley ! que me direz-vous, si je vous avoue que je fus extrêmement touché de l'avoir retrouvée, & de l'avoir vue dans un état aussi triste, aussi changé ? Je suis néanmoins bien déterminé d'être inébranlable à tenir ma résolution prise.

P. S. J'aurois dû vous dire que, chemin faisant, je rencontrais le Chevalier Edoward Wallcot, qui s'approcha de moi en me souriant : « Je suis charmé, » me dit-il, de vous voir ici, M. Bellair ; & je me flatte que vous êtes déjà persuadé qu'il faut que vous veniez

» nous voir de tems en tems. Je suis le
» seul qu'on reçoive ici , après M. Fen-
» ton , & la *Faculté* , qui , je crois , n'y
» fait pas grand-chose. Une seule de vos
» ordonnances y sera d'un meilleur effet
» que cent de la part de tous les Docteurs
» du monde. »

Je ne lui fis d'autres réponses que celles qu'exigeoit la politesse ; je remontai à cheval & pris le chemin de la ville , dans une situation d'esprit difficile à décrire.

Fin de la seconde Partie.

TABLE DES LETTRES

contenues dans cette seconde Partie.

LETTER première. Miss Sophie Pleydel,	
à Lady Lucie Fenton.	Page 1
Lettre II. Jean Bellair Ecuyer, au Che-	
valier Charles Lumley Bart.	7
Lettre III. Le Chevalier Charles Lumley	
Bart, à Jean Bellair Ecuyer.	16
Lettre IV. Jean Bellair Ecuyer, au Che-	
valier Charles Lumley Bart.	21
Lettre V. Le Chevalier Charles Lumley	
Bart, à Jean Bellair Ecuyer.	26
Lettre VI. Jean Bellair Ecuyer, au Che-	
valier Charles Lumley Bart.	31
Lettre VII. Miss Pleydel, à Sophie Pley-	
del.	41
Lettre VIII. Le Chevalier Charles Lumley	
Bart, à Jean Bellair Ecuyer.	49
Lettre IX. Du même au même.	53
Lettre X. Jean Bellair Ecuyer, au Che-	
valier Charles Lumley Bart.	60
Lettre XI. Du même au même.	64
Lettre XII. Du même au même.	69



T A B L E.

Lettre XIII. <i>Miss Pleydel, à Miss Sophie Pleydel.</i>	83
Lettre XIV. <i>De la même à la même.</i>	92
Lettre XV. <i>Jean Bellair Ecuyer, au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	101
Lettre XVI. <i>Miss Pleydel, à Miss Sophie Pleydel.</i>	118
Lettre XVII. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bart, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	134
Lettre XVIII. <i>Miss Pleydel à Miss Sophie Pleydel.</i>	140
Lettre XIX. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bart, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	146
Lettre XX. <i>Jean Bellair Ecuyer, au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	152
Lettre XXI. <i>Miss Pleydel, à Miss Sophie Pleydel.</i>	153
Lettre XXII. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bart, à Miss Dingley.</i>	158
Lettre XXIII. <i>Lady Lucie Fenton, à Miss Sophie Pleydel.</i>	160
Lettre XXIV. <i>Miss Pleydel, à Miss Sophie Pleydel.</i>	167

T A B L E.

- Lettre XXV. *Le Chevalier Charles Lumley Bar^t, à Jean Bellair Ecuyer.* 172
Lettre XXVI. *Miss Pleydel, à Miss Sophie Pleydel.* 174
Lettre XXVII. *Jean Bellair Ecuyer, au Chevalier Charles Lumley Bar^t.* 179
Lettre XXVIII. *Le Chevalier Charles Lumley Bar^t, à Jean Bellair Ecuyer.* 182
Lettre XXIX. *Jean Bellair Ecuyer, au Chevalier Charles Lumley Bar^t.* 184

Fin de la Table de la seconde Partie.

